



# **La théorie en architecture : contribution du domaine architectural à la constitution des sciences humaines**

Pierre Juban

## **► To cite this version:**

Pierre Juban. La théorie en architecture : contribution du domaine architectural à la constitution des sciences humaines. [Rapport de recherche] 476/87, Ministère de l'équipement, du logement, de l'aménagement du territoire et des transports / Bureau de la recherche architecturale (BRA); Ecole nationale supérieure d'architecture de Bretagne. 1987. <hal-01901947>

**HAL Id: hal-01901947**

**<https://hal.science/hal-01901947v1>**

Submitted on 23 Oct 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



476

ECOLE D'ARCHITECTURE DE BRETAGNE

34, rue Hoche - 35000 RENNES

MINISTÈRE DE L'ÉQUIPEMENT,  
DU LOGEMENT, DE L'AMÉNAGEMENT DU  
TERRITOIRE ET DES TRANSPORTS

DIRECTION DE L'ARCHITECTURE ET DE L'URBANISME

Bureau de la Recherche Architecturale

LA THÉORIE EN ARCHITECTURE:

CONTRIBUTION DU DOMAINE  
ARCHITECTURAL A LA CONSTITUTION  
DES SCIENCES HUMAINES

PIERRE JUBAN

CONTRAT N°: 86 01499 00 223 75 01



## ECOLE D'ARCHITECTURE DE BRETAGNE

Pierre JUBAN, La théorie en architecture: contribution du domaine architectural à la constitution des sciences humaines, rapport de recherche, décembre 1987.

Contrat n° 86 01 499 00 223 75 01, MINISTERE DE L'EQUIPEMENT, DU LOGEMENT, DE L'AMENAGEMENT DU TERRITOIRE - Direction de l'Architecture et de l'Urbanisme, Bureau de la recherche architecturale.

### RESUME

Ce travail s'inscrit dans une réflexion épistémologique portant sur le statut du savoir enseigné dans les écoles d'architecture lorsque ce savoir se présente comme "scientifique". Après un examen du statut des enseignants des écoles d'architecture de formation "sciences humaines" et de celui des enseignants architectes qui font de la "théorie" le centre de leur pratique didactique, la démarche aboutit à proposer deux ruptures principales: la rupture avec le métier, et notamment avec le métier d'architecte, afin de rompre avec la définition circulaire par laquelle l'architecte spécifie l'architecture et l'architecture définit l'architecte; en effet, rester dans le cadre défini du métier conduit à ne considérer comme phénomènes architecturaux que ceux que la corporation revendique comme tels et dont elle traite; de cette rupture découle la seconde: la rupture avec la représentation, c'est-à-dire avec la réduction des phénomènes architecturaux aux modes de perception et aux traitements déictiques de cette perception qui sont l'objet, notamment sous le terme de projet, du soin des architectes.

Cela conduit à tenter de définir les conditions d'un savoir épistémologiquement épuré portant sur les phénomènes architecturaux. Une illustration de cette épuration est faite en montrant comme la notion d'ESPACE, qui apparaît centrale tant le discours des architectes que de celui des "sciences humaines", peut et doit être déconstruite. Il n'est présenté ici que les premières étapes de cette déconstruction; et le travail ultérieur devra tirer les conséquences de cette démarche. En particulier, la notion d'architecture devra faire l'objet de cette même déconstruction afin, sur le modèle de la déconstruction de la notion d'espace, d'aboutir à une pluralité de concepts qui décrivent et expliquent les phénomènes architecturaux. En ce sens, l'architecture ne peut être globalement objet de sciences humaines, mais sa réalité foncièrement humaine fournit aux sciences humaines une occasion rare d'un champ concret encore mal investi, mais de ce fait encore libre, de se repenser. C'est en ce sens, le domaine architectural peut contribuer à la constitution des sciences humaines.

ECOLE D'ARCHITECTURE DE BRETAGNE

34, rue Hoche 35000 RENNES

MINISTÈRE DE L'ÉQUIPEMENT,  
DU LOGEMENT, DE L'AMÉNAGEMENT DU  
TERRITOIRE ET DES TRANSPORTS  
DIRECTION DE L'ARCHITECTURE ET DE L'URBANISME

Bureau de la Recherche Architecturale

LA THÉORIE EN ARCHITECTURE:  
CONTRIBUTION DU DOMAINE  
ARCHITECTURAL A LA CONSTITUTION  
DES SCIENCES HUMAINES

PIERRE JUBAN

Contrat n° 86 01 499 00 223 75 01

Ministère de l'Équipement, du Logement, de l'Aménagement du  
Territoire et des Transports, Direction de l'Architecture et  
de l'Urbanisme, Sous-direction de l'Enseignement de l'Archi-  
tecture et de la Recherche, Bureau de la Recherche Architec-  
turale.

Le présent document constitue le rapport final d'une recher-  
che remise au bureau de la Recherche Architecturale en exéc-  
ution du programme général Ministère de l'Équipement, du  
Logement, de l'Aménagement du Territoire et des Transports  
avec le Ministère de la recherche et de la Technologie. Les  
jugements et opinions émis par le responsable de la recherche  
n'engage que leur auteur.

LA THEORIE EN ARCHITECTURE:  
CONTRIBUTION DU DOMAINE ARCHITECTURAL A LA CONSTITUTION  
DES SCIENCES HUMAINES

INTRODUCTION	p.1
I-LE RAPPORT A L'ENSEIGNEMENT DE L'ARCHITECTURE:	
1) La mise en signe	p.7
2) Les métiers des sciences humaines face au métier d'architecte.	p.10
3) Quelle théorie, quelle pratique?	p.20
II-LES SAVOIRS ARCHITECTURAUX:	
1) L'approche sémiologique	p.32
2) L'approche architecturologique	p.37
3) Le métier d'architecte comme enseignant.	p.41
III-SAVOIR ARCHITECTURAL ET SCIENCES HUMAINES	
1) La rupture avec le métier.	p.48
2) L'incontournable espace.	p.50
3) L'architecture est-elle un objet pour les sciences humaines?	p.67
POUR CONCLURE	p.71

## INTRODUCTION

Le titre de ce travail peut sembler à première vue comme étant surprenant; il pourrait, en effet, sembler plus normal de penser que les sciences humaines contribuent à la définition de la théorie en architecture que l'inverse. D'une part, une telle position se fonde sur la croyance que les sciences humaines sont bien établies et d'autre part que le domaine architectural préexiste comme "objet" de savoir avant toute activité connaissante; autrement dit, que l'objet de savoir préexiste à la manière de l'aborder, et qu'il ne demande qu'à être "découvert" par la recherche. Ainsi, envisagée la recherche s'apparente au cavage de truffe ou au travail de l'orpailleur.

En fait, poser le problème de la contribution du domaine architectural à la constitution des sciences humaines c'est bien poser dans le même temps la contribution des sciences humaines à la théorie en architecture, avec cette seule restriction que les sciences humaines non plus ne sont pas un "donné" péalable et qu'elles ne sont pas prédéfinies avant l'objet dont elles peuvent traiter.

Ce travail a donc la double visée: d'une part de tenter de définir le domaine architectural comme pouvant faire l'objet de sciences humaines, et d'autre part, de voir, comment l'abord d'un domaine dont les sciences humaines se

sont peu occupé permet de se poser quelques questions sur leur constitution même.

Cette double interrogation n'est peut-être pas inutile au moment où les sciences humaines ont perdu de leur assurance après avoir cru triompher, y compris dans le domaine architectural, et où la définition d'un savoir architectural reste, dans la perspective d'un enseignement de l'architecture envisagé comme un véritable enseignement "supérieur", c'est-à-dire universitaire et doctoral, à l'ordre du jour.

Ainsi s'interroger sur la contribution du domaine architectural à la constitution des sciences humaines c'est nécessairement se poser la question du savoir en tant qu'il s'institue dans des disciplines; le champ disciplinaire "sciences humaines" qui, sous des vocables divers <1> fait partie du cursus de l'enseignement de l'architecture reste encore à définir.

La relation du savoir architectural à l'enseignement de l'architecture est évidente puisque la question du savoir est au centre de la légitimation de cet enseignement comme enseignement "supérieur". Dans sa définition actuelle, l'enseignement de l'architecture n'a pas comme seule finalité la finalité professionnelle mais il se doit de

"conduire dans le domaine de l'architecture, de l'urbanisme et de l'aménagement de l'espace une recherche qui enrichisse la connaissance dans ces matières et serve au progrès de l'enseignement" (art.1er du Décret de mars 1978 fixant les missions des écoles d'architecture).

Ce que précisait autrement, Roger QUILLIOT, en s'adressant, en juillet 1982, au Conseil Supérieur de l'Enseignement de l'Architecture, où reconnaissant "la double nature de l'enseignement de l'architecture", il déclarait qu'il fallait

"rompre cet isolement qui coupe l'enseignement de l'architecture des autres enseignements supérieurs" et faire de cet enseignement de l'architecture "un enseignement supérieur capable de secréter et de renouveler lui-même ses contenus"

ce qu'il exprimait encore dans la revue "Architectes" de septembre 1982 en disant:

"Premièrement, donner à l'enseignement de l'architecture la dignité d'un enseignement supérieur".

C'est de ce caractère double de l'"enseignement", qui se note dans l'opposition connaissance théorique/vie professionnelle, culturel/professionnel, universitaire/professionnel <2>, qu'il faut partir pour préciser ce qui se met sous le terme de "savoir". Il y a donc lieu, en préalable, de réfléchir sur cette dichotomie de l'"enseignement" de l'architecture et ses conséquences sur la manière d'aborder le problème du savoir architectural.

C'est à un travail épistémologique qu'il faut se livrer, si l'on veut bien convenir que sous le terme d'épistémologie ce n'est pas tant d'un savoir sur le savoir, d'un savoir en quelque sorte au carré, qu'il s'agit, mais d'une critique du savoir en tant qu'il nous est contemporain, c'est-à-dire d'une réflexion qui vise à interroger l'état du sa-



voir, ici et maintenant; non pour ensuite, le ménage fait, y trouver à son tour une place, à côté des autres, mais pour, au sens strict, les remettre en question.

Faire un travail épistémologique c'est:

- montrer en quoi la manière antérieure de poser les questions peut être un obstacle à un développement du savoir et que les apories qui en découlent (même si elles peuvent faire l'objet de débats ou de colloques - contribuant ainsi à faire exister des fausses questions) doivent être soulignées;
- essayer de saisir là où se manifestent, y compris au lieu de crise aporétique, les symptômes d'autres questions que la manière obvie de poser les questions à la fois cache et révèle;
- tenter, dialectiquement, de dépasser à la fois les apories et les symptômes pour définir les conditions épistémologique d'un savoir architectural.

Pour ce faire nous examinerons les contributions qui se présentent comme "savoir" architectural dans le cadre de cet "enseignement" de l'architecture. Il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples: nous nous limiterons aux approches sémiologiques et architecturologique telles que les ont exposées J. Castex, Ph. Panerai, A. Rénier et Ph. Boudon. Nous verrons, bien que la volonté manifeste soit réellement celle d'élaborer un savoir architectural, en quoi et pourquoi

il nous apparaît que ce sont là des tentatives sans réelle perspective d'un point de vue de sciences humaines. Précisé-  
ment, il s'agira, à partir des limitations et des symptômes révélateurs de questions qu'ils posent, de tenter de définir les conditions d'un savoir architectural, qui faisant de l'architecture un phénomène strictement humain, ne peut se fonder autrement que dans des sciences humaines; ce faisant, nous tâcherons de fournir une définition plus nette de ce qui fait "science de l'homme".

-----  
Notes

<1> sociologie, sémiologie, psychologie, anthropologie, histoire, géographie, etc.

<2> cf.:

"La double orientation des études qui privilégie tant l'acquisition de connaissances théoriques que l'ouverture vers la vie professionnelle", Francis Chassel au Conseil Supérieur de l'Enseignement de l'Architecture du 23 avril 1981, compte rendu daté du 25 septembre 1981.

"La double nature de l'enseignement de l'architecture", Roger Quilliot dans son adresse au C.S.E.A. déjà citée.

"Je suis convaincu que l'enseignement de l'architecture est un enseignement à caractère à la fois universitaire et professionnel (...) l'enseignement de l'architecture doit avoir cette double finalité", Jean Pierre Duport, directeur de l'architecture et de l'urbanisme, in "Architectes", n°132, Novembre 1982.

## CHAPITRE 1

LE RAPPORT A L'ENSEIGNEMENT DE L'ARCHITECTURE:

# 1-LA MISE EN SIGNE:

La théorie en architecture a toujours été liée à la nécessité d'enseigner l'"architecture", c'est-à-dire, au sens strict, de mettre l'"architecture" en signe, de signifier l'"architecture".

La mise entre guillemets du terme "architecture" veut simplement souligner que ce terme reste entièrement à définir d'autant plus que cette mise en signe aboutit à faire exister l'architecture sans autre forme de procès.

Mais quoi qu'il en soit de l'architecture, l'enseignement de l'architecture vise à mettre en signe le champ empirique du cadre bâti. Ce fut, notamment depuis la création de l'Académie d'Architecture <1>, le rôle du professeur de théorie, aidé dans sa tâche par les académiciens. La théorie est alors la mise en signe de ce qu'on pense pouvoir ranger - des pratiques humaines- sous la rubrique "architecture".

C'est donc la tâche de tout enseignant que de mettre en signe, ou à tout le moins de transmettre du signe, c'est-à-dire de donner une forme logique à des phénomènes qui ne ressortissent pas nécessairement à une telle rationalité.

Ainsi, s'est développé un "savoir" architectural. Cependant la liaison étroite et immédiate de la théorie avec le métier d'architecte a fait que l'enseignement -la mise en signe- a été une des modalités de la formation au métier

d'architecte et la théorie fut d'emblée une doctrine - définition de la conduite à tenir- du métier.

Cette liaison nécessaire de la théorie et du métier a induit ce double aspect "théorie/pratique", "culturel/professionnel", "universitaire/praticien".

La théorie n'est, dans cette perspective, que la mise en signe d'une pratique professionnelle, qui prétendant à l'exclusive, décrète "architectural" tout ce qu'elle revendique comme son domaine, et exclut comme "construction" ce qu'elle renvoie à d'autres, dans un découpage social de tâches. L'architecture est ce que fait l'architecte.

La théorie de l'architecture est donc une théorie du métier d'architecte et les "cours" d'architecture s'adressent pratiquement toujours à des élèves architectes, à des disciples qu'il faut conduire (docere; doctrina) à la dignité du métier d'architecte.

Tant que la théorie a su coïncider avec une réalité -au moins partielle- du métier, les querelles théoriques étaient en fait des querelles sur le contrôle du métier et de son accès. Les doctrines changeaient en fonction de l'organisation du contrôle du métier et de la formation par les architectes. Mais l'écart de plus en plus grand entre la théorie et le métier d'architecte, avec l'affaiblissement corrélatif du contrôle du métier sur la formation, a rendu caduque la théorie doctrinale, ou plus exactement l'a pulvérisée; chaque architecte pouvant aller de sa théorie. Une dé-

finition "professionnelle" de la théorie ne pouvait qu'entraîner des "dissidences" doctrinales liées aux "diversifications" des interventions professionnelles couvertes par les architectes.

La sclérose de la théorie enseignée et de la pratique exhibée dans la formation a conduit à l'"académisme" pré-soixante-huitard, que déjà certains, dès les années 60 avaient remis en cause en essayant d'introduire au titre de théorie les "sciences humaines" dans l'expérience notamment du Grand Palais.

Les sciences humaines apparaissaient comme ce qui pouvaient renouveler la théorie architecturale. Ce que semblait pressentir A. Gutton qui dans son cours de théorie, bien qu'il l'eut appelé "Conversations sur l'architecture" (ce qu'il précisait comme suit: "Ce titre voulait dire que je récusais toute théorie de l'architecture" <4-p.209>; nous reviendrons sur cette réduction de la théorie à la conversation et sur cette récusation de la théorie) lorsqu'il consacre un chapitre au "Milieu Social" qui, il est vrai, ce réduit, pour lui, au milieu social de la classe à laquelle l'architecte appartient:

"Nous (les architectes) devons comprendre notre époque, la traduire comme aux autres époques précédentes, évoluer avec notre milieu." (t.I, pp.137-138)



## 2) LES METIERS DES SCIENCES HUMAINES FACE AU METIER D'ARCHITECTE:

A partir de cette préoccupation "sociale", une introduction des sciences humaines, et notamment de la sociologie, a progressivement eu lieu, comme le montre Henri Raymond dans l'introduction de sa thèse <5>

Cette introduction des sciences humaines allait avoir une implication importante parce qu'elle risquait de déposséder les architectes du contrôle du savoir architectural et ne c'est pas faite sans résistance notamment avant 1968 comme le rapportent Christian GAILLARD et Monique VIDAL <2>:

"Les enseignants, intervenus avant cette date et ces événements, parlent volontiers d'une hostilité "manifeste et manifestées" à leur endroit; (...) si cette hostilité émanait parfois des étudiants, elle était surtout à imputer aux enseignants architectes, leurs collègues, "à qui on prenait une partie de leur rôle, de leur champ d'action". <2-p.17, "L'accueil des sciences humaines dans les écoles d'architecture">  
(C'est nous qui soulignons)

En effet, la théorie architecturale était pour l'essentiel le fait d'architectes ou assimilés; elle ne relevait pas des disciplines universitaires qui au mieux prenaient l'architecture comme un "terrain" ou un prétexte mais non pas comme objet. De plus, l'introduction des sciences humaines se faisaient dans un cadre "professionnel", où les sciences humaines semblaient pouvoir "enfin" être appliquées.

Mais précisément le caractère professionnel de la formation à laquelle devaient contribuer les sciences humaines et les raisons de leur insertion n'ont pas été clairement évalués. Les sciences humaines n'ont pas fait leur entrée dans les écoles d'architecture pour contribuer au développement du savoir architectural, ni d'ailleurs à leur propre développement. Elles sont arrivées dans les écoles d'architecture en raison:

"d'une évolution radicale dans la conception qu'architectes et futurs architectes ont de leur propre fonction"

et que

"les étudiants prenaient conscience qu'il y a un changement très important du mode d'intervention des architectes, et ils ne savent plus très bien ce qu'est la profession dans laquelle ils sont entrés". <2-p.17>

C'est donc bien un problème lié à l'identité du métier qui a conduit à l'introduction des sciences humaines aux quelles ont demandé d'aider à redéfinir le métier après 1968:

"l'hostilité cède le pas à un appel presque unanime aux sociologues, psychologues et autres "sciences humaines" auxquels on, prête un pouvoir quasi magique." <2-p.17>

Mais il est clair que:

"si l'architecte avait trouvé une insertion économique satisfaisante, l'école d'architecture n'aurait jamais bougé." <2-p.20>

C'est donc bien le problème du métier d'architecte qui est cause de l'arrivée des sciences humaines dans les écoles d'architectures, et non pas la possibilité pour les sciences humaines de développer une nouvelle problématique à propos de l'architecture.

Les sciences humaines devaient "sauver" le métier d'architecte, contribuer à la redéfinition de ses rôles ou de son action. En fait, lorsque de nouvelles questions seront posées, elles les seront par le biais de l'inadéquation des réponses apportées par les sciences humaines.

Il est vrai que la première attitude des sciences humaines était assez triomphaliste: les écoles d'architecture étaient un des rares endroits où elles semblaient accueillies, voire demandées. En fait, elle furent moins demandées en tant que "sciences" mais que comme auréolées d'un "pouvoir magique"; pouvoir magique permettant de faire apparaître clair à ce qui ne l'était pas, de fournir des justifications à ce qui semblait pas en avoir (par exemple au fameux "irrationnel" de la création dont on aurait débusqué l'ordre, voire la "raison", sous la rubrique du "désir"). On semblait demander aux sciences humaines de soigner une profession malade, "soigner la pathologie de l'architecture et de l'architecte." <2-p.30>.

Toutefois cette heure gloire fut brève: il n'est que relire le compte-rendu du colloque de 1973 <2> auquel nous avons emprunté de nombreuses citations, pour voir combien les "sciences humaines", et plus particulièrement la sociologie <6>, n'avaient pas les moyens de l'ambition affichée. Si l'appel aux sciences humaines était bien un appel pour aider à la recomposition du métier, les sciences humaines n'étaient pas préparées à remplir un tel rôle; comme le constatait alors Henri Raymond, évoquant ses premières interventions dans l'atelier d'Arretche:

"Je compris qu'il manquait quelque chose à mes connaissances ou à ma pédagogie: mais quoi?" <5-p.2>

Henri Raymond marque bien ce qui manquait aux enseignants en sciences humaines qui "intervenaien" dans la formation des architectes: la théorie (connaissance) et la pratique (pédagogie). La théorie nous y reviendrons. Mais il y a lieu de réfléchir un peu sur la pratique.

En tant qu'enseignants, la pratique est une pratique didactique; c'est-à-dire qu'elle établit avec des étudiants -qu'on se l'admette ou non importe peu- un rapport de tutelle. Ce rapport de tutelle qui est à l'oeuvre dans toute pédagogie a deux autres figures, outre la figure pédagogique: la figure thérapeutique et la figure pénitencière. Cette dernière figure était hors de propos puisque l'un des rôles que s'assignaient les enseignants en sciences humaines consistait précisément:

"à chercher les moyens qui permettrait aux architectes de sortir d'un "système répressif"". <2-p.37>

mais la tentation était grande de substituer la pratique thérapeutique à la pratique didactique, d'autant plus que l'architecte et l'architecture étaient réputés malades, d'où:

"enseigner, c'est soigner." <2-p.38>

Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur le caractère flou de cette thérapie:

"La thérapie se fait par certaines réflexions, certains contacts personnels, une autre vision..." <2-p.38>

mais ce qui est en cause c'est l'attitude de pratique "orthopédique" qui est en cause: bien sûr toute pratique pédagogique vise à l'ortho-doxie, mais en l'instance cette attitude se doublait de la notion de rectification du métier.

Cette pratique thérapeutique était d'autant plus incertaine que dans le même temps qu'on observait:

"Les sciences humaines elles-mêmes malades, n'ont pas les moyens de soigner." <2-p.38>

mais l'impossibilité de soigner n'était dû qu'à leur propre carence non pas à une prise de conscience du détournement thérapeutique de la pratique didactique.

Mais ce constat de maladie est intéressant parce qu'il oblige à aller plus loin dans la réflexion sur le statut des sciences humaines ; leur insertion dans les écoles d'architecture ne faisaient que révéler plus clairement peut-être ce qui était tout aussi vrai dans d'autres contextes. Mais de ce constat rien n'a été fait: l'introduction des sciences humaines dans les écoles d'architecture n'a pas été vraiment pour les tenants des sciences humaines d'aborder un nouveau domaine mais seulement de marquer un territoire professionnel nouveau: il s'agissait de légitimer un nouveau professionnel du cadre bâti et de la formation de ses acteurs. On voulait bien inventer des pratiques pédagogiques "nouvelles" mais en conservant le cadre de la discipline d'origine:

"pour affirmer le statut d'une discipline ou d'un système de référence. Chaque enseignant (de sciences humaines) semblait, d'après sa formation, défendre sa méthode d'analyse et les résultats qu'il obtenait, tout en niant la validité des autres disciplines, et cela rapport à l'architecture." <2-p.36>

Et au delà des confrontations interdisciplinaires qui aboutissent à faire que:

"la pluridisciplinarité est vécue comme un échec au sein des écoles, entre les architectes et les autres enseignants, comme entre les différentes disciplines des sciences humaines." <2-p.31>

cette situation ne vise qu'à affirmer un statut de pouvoir, de sorte que la confrontation n'a rien d'épistémologique mais purement idéologique en visant à asseoir, sur des savoirs non révisés, un statut professionnel. Cette confrontation déontologique notamment entre architectes et sociologues n'a donc pas comme champ de rencontre un domaine de savoir mais de pouvoir. Ce fut par la confrontation enseignants-sociologues/enseignants-architectes, de métier à métier, que les sciences humaines ont pris pied dans les écoles d'architecture dans une pratique qui visait explicitement à la réforme du métier d'architecte dans le même temps à donner un statut professionnel aux diplômés en sciences humaines.

Par conséquent, si explicitement, c'est à la réforme du métier d'architecte que veulent concourir les sciences humaines, implicitement, c'est à la définition d'un statut professionnel de tenants des sciences humaines que leurs efforts contribuent. Il faut bien considérer, dans cette perspective, que l'entrée des sciences humaines dans les écoles d'architecture a coïncidé avec un afflux de diplômés: l'uni-



versité avait produit massivement des sociologues et des psychologues pour qui le débouché universitaire, donc la pratique professionnelle, n'existait pratiquement pas puisque l'enseignement secondaire n'avait que faire de sociologues et autres sciences humaines; comme par ailleurs, la pratique de la "recherche" était fort souvent confondue avec la "recherche de soi" ou avec la militance:

"la recherche ne se fait pas pour satisfaire l'attente d'un ministère, mais pour s'éclairer soi-même, pour élucider sa propre pratique, ou bien pour se faire plaisir." <2-p.32>

et comme de plus le milieu de l'opérationnel ne faisait, à de rares exceptions près, guère appel aux sciences humaines, les écoles d'architecture sont apparues comme demandeuses d'un enseignement de sciences humaines, présentant un lieu de pratique didactique qui permettait d'installer une discipline universitaire hors des murs de l'Alma Mater tout en préservant un statut valorisant d'enseignant du "supérieur".

Mais très rapidement les limites furent ressenties: d'abord les sociologues (pour prendre le groupe le plus nombreux) n'avaient pas reçu de formation à la pratique didactique; on objectera que les autres disciplines universitaires ne pourvoient pas, non plus, à la formation didactique -ou pédagogique-; mais dans les disciplines rattachées à un enseignement secondaire, il existe, au moins en principe, un minimum de formation; à défaut, les habitudes du milieu enseignant, l'existence de manuels, l'injonction des programmes fournissent un cadre, vaille que vaille, à la pratique didactique. Dans l'enseignement de l'architecture, rien de tel,

pas de programme, pas de directive au niveau même de chaque école, encore moins au niveau national (qu'on se souvienne du vague du fameux "cadre commun" d'alors, et maintenant des intitulés des enseignements obligatoires):

"j'ignorais tout de ce qu'est un enseignement de sociologie pour des architectes et je ne connaissais personne qui pût m'en informer."  
(Henri Raymond) <5-p.3>

de sorte que rapidement était éprouvée:

"la fréquente inadéquation des démarches apprises et de l'objet à étudier, inadéquation du langage, mais aussi des techniques usuelles; on déplore en somme la ténuité des liens théoriques, méthodologique et pratiques entr l'architecture et les sciences humaines." <2-p.8>

Déplorer! Et de faire porter sur les enseignants architectes (qui, il est vrai n'avait pas reçu non plus une formation didactique) la responsabilité des difficultés de leur pratique d'enseignant, comme le rappelle Henri Raymond:

"il était facile de reporter la faute sur les architectes; personne ne s'en privait et moi-même, ni plus ni moins qu'un autre." <5>

ou encore

"leur ennemi, c'est en somme l'ignorance de leurs interlocuteurs architectes." <2-p.19>

Cette insatisfaction se redoublait, en raison même de l'incertitude du statut professionnel d'enseignant en sciences humaines, d'une incertitude sur le statut de la profession d'architecte auquel leur enseignement était supposé contribuer. La reproduction n'était pas possible, il ne s'agissait pas de former des sociologues, des psychologues ou des historiens, mais des architectes; il n'y avait donc même

pas la possibilité d'un retour spéculaire de l'étudiant à former à sa propre image, mais à l'inverse de se former à l'image de l'étudiant. Le seul miroir, c'est l'architecte. Mais quelle est la réalité reflétée? Qui s'identifie à qui, dans un jeu où les tenants des sciences humaines:

"s'identifient à l'étudiant en architecture ou à l'architecte. (...) Qui est le miroir? le sociologue ou l'architecte? <2-p.31>

La réalité, c'est l'architecte; les sociologues et autres "sciences humaines" se préoccupent de "l'architecte et non plus des sciences humaines." <2-p.33>

Mais de manière ambivalente, le jeu de miroir permet l'inversion de la relation architecte/sociologue, et l'architecture vient au secours des sciences humaines:

"la relation sorcier-sociologue/malade-architecte est inversée: tout ce passe comme si maintenant le sociologue/malade demandait à l'architecte/chaman de lui faire retrouver son identité, son désir, une action possible." <2-p.34>

Ce qui conduit dans certains cas, dans une tendance à la psychose maniaco-dépressive (ce ne sont pas les sciences humaines qui sont malades mais ceux qui s'en prévalent) dans un passage à la limite, au refus de tout statut autre qu'oppositionnel à l'architecte jusqu'au point de nier l'architecture et l'architecte, c'est-à-dire de les faire disparaître; dès lors:

"la sociologie n'est pas là pour transmettre un apport de connaissance, mais pour affirmer son statut face à l'architecture et indépendamment d'elle. On pourrait se demander si dans certains cas, le désir n'est pas de former des étudiants à nier l'architecture, faute de pouvoir les aider à le devenir." <2-p.37>

On voit donc que l'on a à faire à deux métiers qui sont tous deux en quête d'un statut et s'appuient l'un sur l'autre pour tenter d'y arriver quitte à faire disparaître l'autre à son profit ou bien à s'y assimiler. Mais la difficulté est accentuée du fait que la confrontation se fait sur le terrain de l'enseignement et que les deux métiers (qui ont en commun d'être, dans une école, d'enseignement) se demande quelle pratique prendre en compte: la pratique didactique ou la pratique du métier hors des murs de l'école. Il y avait bien une double impéritie: une pédagogie absente (même et surtout, si elle était rêvée) et un savoir incertain comme le rappelle encore une fois Henri raymond:

"Si je balaie ainsi la place d'une grande absente - l'Architecture- c'est que je veux exprimer toute la difficulté de fixer ce vertige: comment exprimer qu'on était ignorant, d'une ignorance qu'on ignorait, tout plein d'un ramas de savoir alors même que cette ignorance recreusait pour ainsi dire en nous." <5-p.5>.

Et aujourd'hui, ce constat n'est pas caduque, même si la position du repli disciplinaire prévaut désormais et que chacun, s'il n'a pas quitté, s'est installé dans le "trou" qu'il s'est taillé ou celui qu'on lui a laissé. Mais la question reste entière:

### 3) QUELLE THEORIE, QUELLE PRATIQUE?

En fait, on se trouve en face de deux modalités du rapport du savoir et de la pratique que l'on peut schématiser comme suit:



la différence tient en ce que la pratique des sciences humaines est essentiellement une pratique "théorique" et didactique, c'est-à-dire une supposée pratique de recherche et une pratique de formation; en ce qui concerne l'architecte, la finalité de la théorie est une pratique opérationnelle (nous y reviendrons à propos de l'architecturologie) la théorie comme fondement d'une pratique exclusivement didactique n'est pas, en tout cas en première instance, la finalité du savoir architectural puisqu'il vise à fonder le métier d'oeuvre et non un métier didactique.

Le rapport savoir/didactique définit le rapport d'enseignant qui articule une "théorie" -le savoir- et une pratique de communication -la didactique. La différence entre l'enseignant architecte et l'enseignant en sciences humaines se fonde dans le domaine de savoir et dans la finalité de ce savoir. Mais tout métier -d'enseignant ou non- articule savoir et pratique.

Toutefois, les tenants des sciences humaines débarquant dans un univers de formation à visée professionnelle, se devaient de se présenter aussi comme des professionnels: mais quelle profession? Comme le rapport savoir/pratique n'a pas été défini, ni le contenu des termes de ce rapport, il en est résulté une difficulté très grande d'identification des "professionnels en sciences humaines":

"Les rôles des professionnels des sciences humaines sont très mal définis, par rapport aux autres enseignements." <2-p.32>

Ceci a permis toutes les attitudes de pratique possibles, depuis la revendication du silence comme pratique, en considérant l'enseignement:

"comme un art incommunicable, indicible"

et ainsi se hisser à la dignité d'enseignant en architecture, en s'assimilant de manière valorisante au "maître" en adoptant la pratique didactique de l'architecte telle que la décrit et recommande Claude Parent:

"Un maître ne communique aucun enseignement (pratique ou non) mais il fait entrer dans le mystère de la création (...). La connaissance architecturale se refuse à la transmission didactique par le discours." <7>

en passant par ceux qui se replient sur:

"un enseignement fondé sur un apport théorique, parce qu'ils ne peuvent pas avoir un autre rôle dans l'institution" <2-p.39>

c'est-à-dire sur leur discipline d'origine, et enfin ceux qui veulent servir de truchement entre les usagers et les architectes et:



"faciliter la communication : cela va de l'élucidation de la demande de l'architecte jusqu'à celle de l'utilisateur." <2-p.39>.

Les deux attitudes extrêmes (l'indicible ou le truement) sont en fait des décalques d'attitudes des enseignants architectes, selon que ces derniers privilégient le "mystère de la création" ou l'attention à l'utilisateur :

"C'est par rapport au désir des architectes que se cherche le désir des enseignants en sciences humaines." <2-p.45>

Le repli sur la discipline n'est pas non plus un facteur de réflexion, mais plutôt un constat d'échec et une attitude de confort dans un univers que l'on suppose maîtrisé -face au flou des architectes- puisqu'ils :

"conçoivent leur pratique en fonction surtout de la conception qu'ils ont du rôle de leurs disciplines." <2-p.23>

Dans aucun des cas, les sciences humaines ne revendiquent la possibilité d'investir le domaine architectural, mais s'interrogent sur ce qui peut leur donner une légitimité et une légalité non seulement dans l'institution, mais par rapport au domaine architectural :

"Les sciences humaines ont-elles le droit, ont-elles le pouvoir d'investir l'architecture?" <2-p.45>

Poser la question en ces termes, à savoir demander une préalable reconnaissance avant que d'avoir pris la mesure du domaine, c'est s'ôter la possibilité d'en traiter; surtout d'attendre de l'architecte qu'il valide le métier des sciences humaines avant même qu'elles se soient saisies du domai-

ne: la répartition sociale des tâches que supposent deux métiers (architecte et sciences humaines) ne peut exister que s'il y a échange de service entre ces métiers; cela suppose une réciproque obligation, sinon ils s'ignorent. Si les sciences humaines ne peuvent rien apporter à l'architecte, ni en tant qu'opérationnel, ni en tant qu'enseignant, il est vain de croire que les architectes puissent "reconnaître" les sciences humaines, sauf à les "essayer" pour résoudre leur problème, et à les rejeter quand cela ne marche pas. Mais pareillement, si l'architecte n'apporte rien, les tenants des sciences humaines sont en position de lui dénier toute existence, ce dont elles ne se privent pas.

La différence cependant est que les architectes ne demandent pas (ou plus) aux sciences humaines d'attester de leur existence alors que le pathétique des sciences humaines, dans l'affaire, est qu'elles attendent de l'autre (en l'occurrence de l'architecte) l'autorisation d'être. Mais la question n'est pas là: la question, pour les sciences humaines, est (si la formation au métier d'architecte suppose une composante "enseignement supérieur" qui ne se confond pas avec la formation professionnelle): le domaine architectural peut-il constituer un champ que les sciences humaines peuvent élaborer en objet de savoir? Autrement dit, en tant que sciences, peuvent elles contribuer à un savoir scientifique sur l'architecture, sans attendre l'approbation des métiers qui contribuent, humainement, à le faire exister.

Cette revendication de scientificité, cette volonté de faire sciences humaines que nous affichons veulent marquer

que notre propos est bien de rester dans l'intelligible. Non pas que nous pensions que faire science épuise la réalité et que l'objet de savoir ainsi construit est coextensif au monde; il faut être un idéaliste impénitent pour le prétendre, ou à l'inverse un positiviste naïf qui nie qu'au delà du savoir "positif" il ne peut rien se dire. Mais il nous semble qu'on ne peut pas prendre le "marasme des sciences molles", pour reprendre l'expression de Marcel Gaucher <8>, pour leur enterrement et prôner comme le fait Bruno Queysanne <9><10>, "le retour à la philosophie" notamment par le biais de la phénoménologie et de Merleau Ponty parce que, dit Queysanne:

"son oeuvre est d'un immense secours pour celui qui s'interroge sur ce qu'est l'architecture, sans se satisfaire des méthodes dominantes des sciences humaines." <9-p.16>

C'est bien par dépit que se fait ce repli sur la philosophie tel qu'on le voit si souvent effectué par l'invocation quasi magique de Heidegger.

Mais si nous reprenons à notre compte les critiques faites à l'endroit des "sciences humaines" instituées et que nous considérons que:

"Telles qu'on les a vues prospérer, les sciences humaines ont vécu." <8>

et que

"c'est un autre type de savoir qu'il s'agit d'inventer, délivré du mythe scientifique." <8>

ce n'est pas pour abandonner l'exigence d'intelligibilité de ce qu'est l'homme; sans pour autant penser qu'il se réduit à cette intelligibilité.

Notre parti est celui de la raison au sens où l'homme nous apparaît culturellement homme dans la mesure où il accède à la rationalité. Mais rationalité ne veut pas dire pour nous la seule rationalité verbale. En nous appuyant sur les thèses, que la clinique corrobore, développées par Jean Gagnepain dans la Théorie de la Médiation <11>, nous tenons pour fondatrice de l'homme la rationalité mais en tant qu'elle est à l'oeuvre dans toutes les facultés humaines et pas seulement la faculté logique ou langagière. Et vouloir que l'architecture puisse contribuer à l'élaboration des sciences humaines, c'est vouloir précisément tenter de saisir quels ordres de rationalité sont à prendre en compte pour expliquer les phénomènes architecturaux.

Le refus de l'esprit positivisme, qui nous anime, ne doit pas, par une espèce de désespérance épistémologique, conduire par principe à abandonner ce souci d'intelligibilité et revendiquer comme le fait C.-H. Rocquet <12-p;118> "l'esprit littéraire":

"Face au "scientifique", il ne suffit pas de "réhabiliter" le "philosophique": il faut encore "réhabiliter" le "littéraire"." <12-p.119>

et ainsi revendiquer le sensible, la jouissance, le corps, l'être comme salut de la connaissance architecturale dans un abandon de la volonté d'expliquer pour s'adonner à la diversité du décrit dont B. Queysanne fait l'éloge:

"La description raconte, elle n'analyse pas. Se mettre en posture de décrire, c'est accepter de ne pas percer à jour, mais seulement de se frotter-à." <10-p.33, "Eloge de la description">

Vouloir faire science, c'est au contraire vouloir percer à jour, analyser; c'est précisément vouloir, en ce qui concerne l'homme, rendre compte, au delà de la diversité des performances, des situations, du renouvellement perpétuel de ce qu'il est et vit, des instances qui lui permettent précisément de pouvoir accéder à cette diversité des expériences. L'explication que visent les sciences humaines, est celle des processus qui permettent à l'homme de pouvoir toujours être culturellement autre chose que ce que naturellement et immédiatement il est.

Mais il ne s'agit pas d'invalider la démarche descriptive, pour autant qu'elle se présente comme telle (comme c'est le cas chez Queysanne), mais de s'élever contre une réduction à cette seule démarche; nous sommes, de plus, convaincus qu'une telle démarche gagnera à pouvoir s'appuyer sur des sciences humaines explicatives qui préciseront les instances dont la description ne saisit qu'en creux les effets.

Comprendre n'épuise pas le sentir, mais le sentir, le "frotter-à" laisse également un manque. D'ailleurs ni la description, ni l'explication n'épuise la "chose"; elle ne nous apparaît "totale" que parce que nous la construisons telle, mais dans une totalité toujours provisoire. Aucune "théorie", descriptive ou explicative, ne peut remplacer la "chose", et quel que soit le statut du discours, le discours sur l'architecture n'est pas l'architecture; mais c'est précisément de cette non-coïncidence que naît l'intelligibilité, ou, plus exactement, c'est parce qu'il y a cette non-coïncidence constitutive que nous tentons d'y introduire l'intelligibilité. Et c'est une illusion que de croire que:

"La description nous laisse de plain-pied avec les choses." <10-p.33>

car le moindre langage y insert l'écart, et c'est d'ailleurs pour cela (mais l'affirmer est ici chez Queysanne une contradiction) que la description:

"est toujours partielle, toujours à renouveler.(...) Elle ne comporte pas de dernier mot. Elle est chaque fois faite sans être jamais finie." <10-p.33>

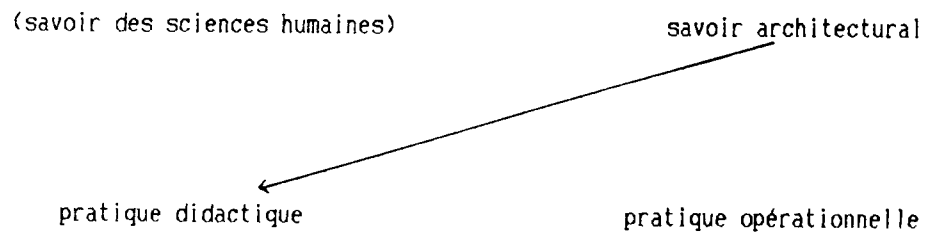
C'est de cela qu'ont à rendre compte également des sciences humaines qui se doivent de comprendre cette

"capacité d'étonnement devant même ce que nous croyons familier." <10-p.33>

Ce retour à la philosophie ne nous apparaît que comme une volonté de "littéraires" de vouloir dire malgré tout puisque précisément il s'agit d'enseigner: il est vrai que ce savoir d'"implication" est indispensable à la formation au métier d'architecte et à sa place dans les écoles d'architecture et on ne peut pas s'étonner, comme le fait Rocquet que la revendication de l'"esprit philosophique" soit plus celle des architectes que celle des sciences humaines <12-p.118>, car c'est bien la formation de l'architecte qui est en cause. Mais sauf à réduire, comme c'est, de manière quasi constante, l'architecture à l'architecte ou aux oeuvres des architectes, on ne saurait, par principe, s'en tenir à une définition de l'architecture liée exclusivement au métier d'architecte. Le fait conjoncturel qui fait que l'architecture n'est l'objet d'attention que dans le cadre d'une formation professionnelle ne permet pas, a priori, de la définir

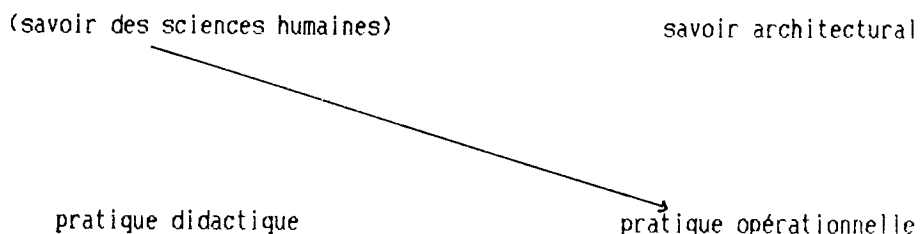


au regard de ce seul cadre. Mais c'est précisément ce que semblent ne pas voir ceux qui s'inscrivent dans cette attitude du "retour" philosophique. De sorte que l'on assiste à un transfert de la "théorie" vers le métier :



les sciences humaines étant mises entre parenthèses, évacuées; le savoir architectural ainsi élaboré sur la description (puisque'il faut continuer d'alimenter la pratique didactique) tient lieu de théorie; ce n'est qu'un retour à la "théorie architecturale" telle que l'enseignait le "professeur de théorie"; la seule différence, c'est qu'elle n'est plus le fait exclusif d'architectes, mais finalement, dans cette identification à l'architecte que nous avons vue plus haut, c'est la marque de la volonté d'en assurer une des activités.

On remarque d'ailleurs, symétriquement, que pour ceux qui ne sont pas "repliés", il y a un transfert analogue, toujours dans cette tendance à l'identification à l'architecte, dans une "fuite" (par rapport à leur formation d'origine) vers la pratique opérationnelle, ou d'anciens "sciences humaines" collaborent à la pratique constructive.



Ces deux attitudes ne sont, répétons-le, nullement condamnables dans une école professionnelle puisque cela détermine des pratiques didactiques qui contribuent à la formation des architectes. Mais ce n'est pas une raison pour abandonner cette exigence, liée à l'enseignement supérieur qui constitue l'autre composante de la formation, d'élaborer de savoirs explicatifs. Le renoncement de cette exigence serait un "retour" en arrière. C'est le "retour" qui est idéologique, pas le mode de savoir. Le symptôme que marque le "repli" ou la "fuite" -du point de vue du savoir- doit au contraire contraindre à une réflexion plus approfondie afin de se donner les moyens épistémologiques de maintenir, malgré toutes les difficultés, cette exigence. Il ne faut pas arguer du fait que ces savoirs restent encore embryonnaires pour abandonner, mais au contraire s'attacher à définir les critères de scientificité pour que l'architecture puisse faire l'objet d'une approche ressortissant aux sciences humaines.

## Notes

<1> Cette distinction entre "enseignement" et "formation" existait encore pour François BLONDEL qui entendait s'adresser aux "gens distingués", mais rapidement, l'enseignement de l'architecture se trouve liée à la pratique de l'architecture (cf. J.P. EPRON, L'ECOLE DE L'ACADEMIE (1671-1793) Ecole d'Architecture de Nancy, 1984)

<2> Espaces des sciences humaines, question d'enseignement en architecture, Institut de l'Environnement, 1974.

<3> A. GUTTON, Conversations sur l'architecture, cours de théorie de l'architecture, Vincent Fréal et Cie, Paris, 1952.

<4> A. GUTTON, De la nuit à l'aurore, Zodiaque, Paris, 1985.

<5> H. RAYMOND, L'architecture, approche d'un concept, thèse de doctorat d'état, Paris, 1980.

<6> On peut en effet réduire les sciences humaines, en ce qui concerne la problématique de leur insertion dans les écoles d'architecture, à l'insertion de la sociologie; quand bien même certains, tel C.-H. Rocquet <12> trouve cet "impérialisme" excessif.

<7> C. PARENT, La transmission du savoir, in "Urba", n°203, sept. 1984

<8> M. GAUCHER, "Le marasme des sciences humaines", in Magazine Littéraire, n°200-201, novembre 1983.

<9> B. QUEYSANNE, "Le retour à la philosophie", in Art Press, n°2.

<10> B. QUEYSANNE, Philosophie et/de l'architecture, Cahier de pensée et d'histoires de l'architecture, n°4, février 1985, Ecole d'Architecture de Grenoble.

<11> J. GAGNEPAIN, Du Vouloir Dire, Traité d'Epistémologie des Sciences Humaines, t.I, Du Signe, de l'outil, Pergamon Press, Oxford, 1982.

<12> C.-H. ROCQUET, "Réflexions sur l'enseignement de l'architecture et perspectives", in De la Conception de l'espace à l'espace de la création, cahiers de psychologie de l'art et de la culture, n°2, automne 1977.

WBP

## CHAPITRE 2

## LES SAVOIRS ARCHITECTURAUX

Ce que nous venons de voir tentait d'exprimer la difficulté de définir un champ des sciences humaines qui contribue à l'élaboration de "savoirs architecturaux" en tant qu'ils relèveraient d'une spécificité non liée au métier d'architecte; nous avons observé cette difficulté du point de vue de l'insertion professionnelle et donc du statut qu'assument les tenants des sciences humaines. Mais la confrontation des sciences humaines n'est pas qu'une confrontation de "rôles" ou de statuts mais également elles se trouvent inscrites dans un cadre où certains architectes, s'inspirant de leur contribution mais en se posant peut-être moins de problème de légitimité, ont tenté de développer des savoirs architecturaux propres. Ceci ne peut pas ne pas poser des questions qui sont de deux ordres:

a-au regard de la conception du statut épistémologique de l'architecture.

b-au regard de la définition du métier d'architecte-enseignant.

Pour illustrer ces savoirs architecturaux, nous retiendrons deux approches: l'approche sémiotique et l'approche architecturologique qui nous semblent être exemplaires, d'une part, de cette volonté de faire accéder le savoir architectural au statut scientifique sous l'impulsion d'architectes, et qui s'inspirent des démarches instaurées par des sciences humaines, et d'autre part, d'un mode d'accès au métier d'architecte-professeur, au sens où l'entend Claude Parent, en lui ôtant son côté péjoratif.

Ces deux démarches sont semblables en ce qu'elles s'instaurent sur une définition préalable et quasi-implicite de l'architecture qui lie cette dernière de manière fondamentale à la représentation. Ces deux approches visent donc à fonder le savoir architectural sur le savoir implicite à l'oeuvre chez l'architecte.

#### 1-L'APPROCHE SEMIOTIQUE:

La démarche sémiotique manifeste pleinement la difficulté pour le domaine architectural de faire émerger un savoir propre, mais également elle montre combien la manière qu'elle a de poser le problème de l'étude de l'architecture ipso-facto obère toute possibilité de saisir autre chose que ce qu'il y a mis au départ et donc de sortir des apories qu'elle se crée.

Notre propos ici n'est pas de faire la critique sur le bien-fondé de la démarche sémiotique <1>. On trouvera ces critiques fort bien formulées de manière synthétique dans l'article de D. AGREST et M. GANDELSONAS <2> et de manière encore plus pertinente dans la thèse de S. MOULINE <3>. Il ne s'agit donc pas ici de s'interroger sur l'application de la sémiotique à l'architecture, même si l'on peut faire rapidement le constat que toute une pratique de confortement mutuelle a eu lieu autour de GREIMAS qui se contentant de lancer des approximations générales laissait le soins aux archi-

tectes de trouver des applications qui en retour semblent légitimer la démarche greimassienne, tant il est vrai qu'avec des propositions aussi générales que:

(...)l'espace ainsi instauré n'est qu'un signifiant, il n'est là que pour être pris en charge et signifie autre chose que l'espace, c'est-à-dire l'homme, qui est le signifié de tous les langages".  
<4>

on peut y inclure toute situation "signifiante", sinon significative!

Mais il nous faut voir ce qui, du fait même de la pratique des architectes, a fait que cette sémiotique a pu apparaître comme une modalité spécifique d'un traitement "scientifique" de l'architecture.

En effet, l'approche sémiotique, dans les études architecturale prend l'architecture par le seul biais du métier d'architecte, et que c'est le métier (réel ou rêvé) qui induit la démarche. L'architecte est celui qui projette un "espace" avant qu'il ne soit produit; et cette projection se fait par le truchement de techniques de représentation. C'est ce qu'énoncent clairement J. Castex et Ph. Panerai:

"Notre interrogation portait, et porte toujours, sur l'architecture, la sémiologie n'intervenant que dans la mesure où elle contribue à produire une connaissance architecturale."  
(les auteurs soulignent)

et pour qui

"La validité des connaissances produites se teste dans la pratique: analyse et projet (celui-ci orientant celle-là), étant bien entendu que la nécessité d'objectiver cette pratique est doublement justifiée parce que nous enseignons, et que seul ce souci d'objectivité permet de poser l'apprentissage du projet dans des termes qui marquent une rupture avec la révélation initiatique ou le terrorisme (...)" <5-pp.61-62> et dont "le but (est) de clarifier et si possible, à long terme, de fonder

scientifiquement la pratique architecturale dans son domaine spécifique". <5-p.64>  
(c'est nous qui soulignons)

On ne saurait être plus clair. Le travail de l'architecte quelle que soit sa pratique, est un travail représentatif qui consiste à produire du "sens". De cette position qui fait que l'architecture est déclarée éminemment "sens", on en passe au fait que s'il y a sens, il y a signification et que s'il y a signification, il y a langage et que s'il y a langage, on peut faire appelle aux sciences linguistiques <6>. A partir du moment où la pratique architecturale apparaît comme une pratique de production de sens, toute théorie qui prétend traiter du sens peut apparaître comme le ferment d'une théorie architecturale qui soit à la fois garante d'un statut d'enseignant et d'un statut de praticien; comme le constate A. RENIER:

"La question du statut de l'architecture au sein des disciplines universitaires ne cesse d'être posée"

d'où pour lui:

"Il nous semble que le statut de l'architecture en tant que discipline scientifique et pragmatique, intégrée dans l'ensemble des pratiques sociales, universitaire et professionnelles, peut être précisé à la lumière de la sémiotique." <7-p.10>  
(l'auteur souligne)

La sémiotique est donc bien cette garante à la fois du statut d'enseignant universitaire et de praticien architecte même s'il faut à A. Renier moduler l'exigence:

"La sémiotique de l'architecture est la discipline, avons-nous dit, qui étudie l'architecture en tant que système de signification; elle ne nie pas que l'architecture soit fortement déterminée par son système de "construction" physique, mais elle pos-

tule que celui-ci ne peut exister qu'en étroite liaison avec le système de signification.

Cette remarque, d'apparence anodine, contraste avec la réalité de nombreuses pratiques pédagogiques: on enseigne encore aujourd'hui les principes de la construction des bâtiments sans se référer à la manière dont le sens se constitue en architecture." <7-p.11>  
(l'auteur souligne)

Ce qui conduit A. Renier à définir un concept repentir: celui de "manifestation" où "Construction + Signification = Manifestation". Mais il y aurait lieu de rendre compte de cette "réalité" pédagogique, de cette résistance de la "construction". Il est, de ce point de vue, intéressant, de voir qu'A. Renier range sous la catégorie des systèmes de manifestation, la "vêtue", la "nourriture" et l'"architecture" (op.cit., p.8), qui, semble-t-il, ont pour point commun de résulter d'une élaboration ou d'une construction et de ne pouvoir se réduire à un quelconque sens ni encore moins s'en déduire. Cependant, c'est bien la pratique implicite de l'architecte qui informe la démarche, car même en en disant que:

"l'espace architectural ne peut être réduit (...) à celui de l'architecte." <8-p.53>

la définition de l'espace architectural reste dans le cadre d'une "esthétique" ou d'une "esthésique", c'est à dire finalement dans le cadre d'une représentation. En effet, d'une part, en renvoyant aux mathématiciens, il définit l'espace architectural comme:

"un ensemble d'objets et relations entre ces objets." <8-p.54>

et d'autre part, la définition de la nature de ces objets se



fait par une lecture de l'espace renvoyant explicitement à Greimas, puisque :

"il s'agit en l'occurrence d'identifier les signifiants suivant l'ordre sensoriel dont ils relèvent." <8-p.54>

Même s'il est précisé que :

"la lecture de l'espace ne peut être réduite à celle qui s'effectue à travers le seul système d'analyse visuelle." <8-p.54>

la généralisation à tous les ordres sensoriels ne fait que renforcer la prégnance de la représentation.

Mais précisément, n'est-ce pas parce que la pratique de l'architecte, en tant qu'elle est essentiellement représentative (et que ce faisant elle produit des "simulacres déictiques" d'une réalité, le cas échéant à construire, qui lui échappe) que le seul domaine auquel il puisse se référer soit effectivement le sens qu'il produit -en tant qu'architecte- puisqu'alors l'espace qu'il produit est la représentation d'une représentation de l'espace? Dès lors, même non explicitement revendiqué (encore que chez Castex et Panerai cela le soit), le projet d'architecte reste la référence obligée de la définition du domaine du savoir architectural.

C'est cette attitude qui nous semble être encore plus patente dans la démarche architecturologique.

## 2) L'APPROCHE ARCHITECTUROLOGIQUE:

En effet, la démarche architecturologique se fonde essentiellement sur la représentation et notamment sous la forme du projet et donc pour laquelle l'architecture produite n'est qu'incidente puisque la "réflexion théorique" de Ph. Boudon pose:

"qu'une connaissance de l'architecture, une architecturologie, peut être produite qui n'aurait pas pour objet des bâtiments construits, mais puisque l'architecture doit être nécessairement projetée, aurait pour objet ce PROJET: terme qui doit être pris dans le sens le plus large et englober considérablement plus que le projet concret d'architecture dont on parle couramment. La spécificité de l'architecture dont une connaissance aurait à rendre compte résiderait donc dans ce projet." <9-p.3>

(nous soulignons)

En quoi le sens est-il plus large? En ce qu'il intègre pour Ph. Boudon "les écrits théoriques des architectes" dont la lecture permet:

"de dégager ce qui, à l'intérieur de ces écrits, fait partie intégrante de la pensée architecturale, c'est-à-dire de la pensée qui préside au projet." <9-p.3>

(nous soulignons)

donc:

"L'architecturologie devra porter une attention méticuleuse aux textes des architectes car on ne peut pas écarter l'hypothèse que ces écrits soient partie intégrante de l'architecture" <10-p.13>

de sorte que l'architecture est considérée "comme problème de penser l'espace", "comme pensée de l'espace, et non comme espace proprement dit" <10-p.5>

En fait, l'architecturologie n'est qu'un avatar des

"théories" architecturales, c'est-à-dire des discours d'architectes visant à établir, à faire reconnaître ou à maintenir leur métier, et par conséquent à se démarquer des autres métiers; comme le dit d'ailleurs très clairement Ph. Boudon:

"Aujourd'hui l'architecte n'est plus que "conceveur", il doit combattre pour que l'ingénieur n'empiète pas sur son domaine ou pour que lui-même ne soit pas utilisé comme ingénieur. Le combat a changé: il est devenu plus âpre encore car le rôle et non plus le statut est contesté. (...) L'architecte s'est toujours confronté à un problème de reconnaissance et cela l'a jeté dans l'utopie qui induit une forme de discours, au delà d'une fonction. Le thème d'une définition de l'architecture pourrait procéder de la même chose: faire reconnaître un acte" <9-pp.19-20>

On ne saurait être plus transparent: c'est bien une reconnaissance du métier d'architecte qui est l'enjeu de l'architecturologie, pas la reconnaissance de l'architecture. "Faire reconnaître un acte", fût-il didactique, c'est définir une pratique, en l'occurrence celle d'architecte-enseignant. Et pour ce faire l'architecturologie n'est qu'une "théorie" des théories d'architectes:

"La théorie elle-même, dans la mesure où est envisagée une théorie des théories demande que soient conceptualisées les théories comme constituant des concepts des cette théories"

autrement dit, il faut conceptualiser les concepts! Ce qui est quelque peu paradoxale: ou bien ils sont "concepts", et pourquoi les conceptualiser, ou bien les mots sont vides et il faut créer les concepts, et alors les "théories" architecturales, si elles sont vides, n'ont aucun intérêt! Comme le dit explicitement, tout à la suite Ph. Boudon:

"Mais il faut bien s'attacher à ne pas présupposer que ce sont les théorie dans l'état théorique où on

les trouve qui forment d'emblée ces éléments conceptuels qui seraient ceux de la théorie visée." <9-p.108>

Ce qui est contradictoire avec ce que Ph. Boudon déclarait plus avant:

"dire que notre théorie vise à la théorie tandis que la théorie des architectes vise habituellement à la pratique peut constituer l'hypothèse théorique de départ de notre réflexion. Dans ce cas, la théorie d'architecture ou les théories d'architecture seraient les concepts de notre théorie." <9-p.51>

Et Ph. Boudon de prétendre que ce qui fait la différence entre "sa" théorie et les théories des architectes c'est:

"que celles-ci sont pour l'essentiel plutôt constituées de thèses que d'hypothèses, thèses à pratiquer plutôt qu'hypothèse à vérifier." <9-p.52>

Mais n'est-ce pas une thèse que de définir l'architecture comme "problème de penser l'espace", impossible à vérifier (donc pas "hypothèse") qui définit une "pratique" d'architecte pédagogue? Comme d'ailleurs le montre bien les dernières "expériences" architecturologiques qui se dissolvent dans des "expériences" pédagogiques" <11>.

De même suffit-il de distinguer formellement les "préceptes" des "concepts":

"les premiers constituants les éléments de "théorie" de leur art que se forgent individuellement les architectes (qui) ne doivent pas être confondus avec les seconds, ne disposant pas du caractère d'universalité de ceux-ci." <9-p.107>

lorsque l'on fait de l'échelle le concept architecturologique cardinal? Alors que ce "concept" a tous les aspects préceptifs de l'art des architectes:

"l'échelle représente la première approche de la spécificité supposée de l'architecture en ce qu'elle permet d'établir la limite qui sépare le travail du géomètre de celui de l'architecte qui par là même la spécifie." <12-p.101>

Au delà de la circularité du raisonnement qui fonde cette échelle (l'échelle est spécifique de l'architecture spécifiée par le travail de l'architecte sur l'échelle), ce qui est en cause ici, ce n'est pas la définition scientifique de l'architecture mais le repérage de la spécificité d'un métier. Ce qui induit portant toute une dichotomisation présentée comme "théorique" entre l'espace architectural (et architectural parce que "pensée de l'espace") et l'espace géométrique qui ne s'en différencie que par la notion d'échelle, qui est elle-même liée aux différences de métiers.<13>

Par conséquent, l'architecturologie n'est rien d'autre qu'une théorie, disons plutôt une doctrine, architecturale qui vise à définir un profil d'architecte dont la pratique est essentiellement pédagogique, s'adressant à des architectes pour faire des architectes.

L'architecturologie est épistémologiquement une impasse: les écrits d'architectes ne sont pas une partie intégrante de l'architecture si l'architecture est un objet de science, sinon (et il faudra examiner cette question) l'architecture n'est pas un objet de science si y est inclus l'opinion de ceux qui en traitent. Et c'est sur cette distorsion que se fonde l'architecturologie. <14>

### 3) LE METIER D'ARCHITECTE COMME ENSEIGNANT:

Il n'est pas choquant que les architectes enseignants s'attachent à définir le contour de leur métier d'enseignant architecte, de définir la discipline; tout métier définit une doctrine, explicite ou non, qui précisément en indique la spécificité par rapport aux autres. Le métier d'enseignant n'y échappe pas. Il est donc tout à fait normal que les architectes qui se veulent enseignant, définissent la doctrine du métier d'architecte à pratique didactique et qu'ils revendiquent le cadre du "projet" pour ce faire et en donne la spécificité doctrinale. Ce qui par contre est difficilement acceptable est de faire croire que, ce faisant, on définit les conditions d'une conceptualisation scientifique du domaine dont traite empiriquement, et nécessairement partiellement, le métier.

Mais il vrai que toute la difficulté tient, dans le domaine de l'architecture, à la définition disciplinaire, et la tentation est grande de vouloir en faire une discipline "scientifique". En effet, chez Castex, Panerai, Renier et Boudon, être enseignant c'est être un enseignant "scientifique", "épistémologique". Mais ils veulent dans le même temps conserver le "métier" comme centre de leur démarche; aussi l'architecture n'est-elle jamais définit autrement que par référence à la pratique du ou des métiers d'architecte. Qu'ils aient de cette pratique des conceptions différentes, voire divergentes, ne change rien à l'affaire: la pratique doit se trouver fondée "scientifiquement" quitte, pour étayer

cette prétention à reprendre le contre-sens de la traduction de Vitruve par Perrault ("L'architecture est une science..." <15>). Tous leurs efforts visent donc à définir la scientificité de l'architecture sans que jamais le problème de l'architecture ne soit réellement posée: le postulat est que l'architecture existe parce qu'il y a des architectes.

Mais ce à quoi on assiste c'est de fait à un nouveau (ou de nouveaux) discours doctrinal d'assise du métier d'architecte qui n'est en rien garant d'une réalité épistémologique, mais seulement pragmatique, pour reprendre l'expression de A. Renier. Ces efforts de théorisation surtout quand ils veulent se fonder comme chez Boudon, sur une théorisation des théories des autres architectes, aboutissent au passage à la limite du métier d'enseignants: ils enseignent les signes des autres; dès lors on comprend le succès, au moins de principe, de la sémiotique, de la sémiologie et de la linguistique. D'autant plus qu'outre les théories d'architectes qui peuvent servir de référence, la démarche du projet, qui en dernier ressort est la référence obligée (ce qui du point de vue du métier d'architecte est tout à fait légitime) induit une focalisation sur la représentation et donc également sur les problèmes de "sens".

Cependant, il est clair que ce n'est pas là l'essentiel du propos des architectes enseignants: il n'est pour s'en convaincre que de voir que ce qui se présentent comme des précautions de méthodes, s'agissant des distances qu'ils prennent à l'égard des sciences humaines <16> est en fait une indifférence, ou à tout le moins une incompréhension, à

l'égard des enjeux épistémologiques que comportent la volonté de constituer un savoir scientifique sur les phénomènes architecturaux. Autrement dit, sous une volonté, d'ailleurs sincère mais mystifiée, de faire science, c'est la réalité du métier d'architecte qui prévaut: tout effort théorique d'architecte -en tant que tenant du métier- vise à produire un discours de confortement du métier, c'est-à-dire une doctrine <17>, y compris le discours théorique de l'architecte enseignant; mais en ce cas, la tournure du discours peut être plus perverse encore puisque, en l'instance, dans une certaine conception du métier d'architecte enseignant, la doctrine visera à établir l'architecte comme se réduisant à la production doctrinale au second degré. Et on peut comprendre alors la hargne d'un Claude Parent à l'égard des profs.



## Notes

<1> Notamment il ne s'agit pas de s'engager sur la fameuse opposition sémiologie/sémiotique qui tantôt renvoie à l'obédience suivie, soit saussurienne, soit piercienne, et tantôt résulte, à notre sens, de nécessité ad-hoc comme chez Pierre BOUDON (in Semiotica, VII-3, 1973) pour qui "la sémiologie relève d'une stricte analyse des SIGNES concernant un discours" et "la sémiotique (porte) davantage son attention à celle des principes économiques et/ou taxinomiques dépassant cette conception des signes (...) pour l'englober dans une classification générale à caractère social et/ou culturel" (ou la sémiologie est un cas particulier de la sémiotique), ou comme chez Alain RENIER (cf.n.7) s'oppose la sémiologie considérée comme la "science des systèmes de signes" à la sémiotique considérée comme la "science des systèmes de signification". Comme ni le signe, ni la taxinomie, ni la signification ne sont réellement définis et renvoie à des définitions linguistiques ou de linguistes sans que soit effectué un quelconque contrôle sur les concepts ainsi importés, les distinctions sont épistémologiquement sans réelle portée.

<2> AGREST D., GANDESONAS M., "Critical remarks on semiology and Architecture", in Semiotica, IX-3, 1973.

<3> MOULINE S., Le clos et l'ouvert: approche de l'habitat sous l'angle de la théorie de la Médiation, thèse de doctorat de 3ème cycle, Université de RENNES-2, 1980.

<4> GREIMAS A.J., Sémiotique et sciences sociales, Editions du Seuil, 1976; repris dans Sémiotique de l'espace, Edition Denoël, 1979.

<5> CASTEX J., PANERAI PH., "Structure de l'espace architectural", in Sémiotique de l'espace, Edition Denoël, 1979.

<6> Nous disons "sciences linguistiques", d'une part parce qu'il n'y a pas une linguistique unique à laquelle on pourrait faire référence, et d'autre part, et c'en est la conséquence, en raison de l'éclectisme qui prévaut chez ceux qui s'inspirent des linguistes et qui mêlent sans précaution des positions théoriques qui ne sont pas nécessairement, chez les linguistes, compatibles; mêler, comme le font certains Saussure, Hjelmslev, Martinet et Chomsky, relève du syncrétisme mais guère d'une approche scientifique. Notamment, la référence très fréquente à Hjelmslev se fait sans aucune précaution critique, en particulier à l'égard du formalisme de ses dédoublements. A cet égard, Castex et Panerai manifestent une prudence salutaire: "L'architecture prise dans son ensemble peut présenter des analogies avec le langage, elle ne constitue pas un langage unique (comme la langue française) ni même un ensemble de langages au sens de la linguistique comparée (...)", mais ils manifestent également une naïveté épistémologique.

logique puisqu'ils pensent pouvoir quand même "s'interroger sur l'application en architecture des concepts signifiants/signifiés et d'en chercher une définition qui permette de raisonner indépendamment sur chacun des termes et qui rende compte de leur relation" (op.cit. p.68).

<7> RENIER A., "Espace, représentation et sémiotique de l'architecture", in Espace et représentation, Editions de la Villette, 1982.

<8> RENIER A., "Nature et lecture de l'espace architectural", in Sémiotique de l'espace, Edition Denoël, 1979.

<9> BOUDON Ph., Architecture et architecturologie, t.1 "Concepts", A.R.E.A., 1972.

<10> BOUDON Ph., Sur l'espace architectural, essai d'épistémologie de l'architecture, Dunod, 1971.

<11> BOUDON Ph. et al., Expérience de l'architecturologie et architecture de l'expérimentation, rapport de recherche, AREA, Paris, 1984.

BOUDON Ph. et al.;, De l'expérience de l'architecture à l'exercice de l'architecturologie, rapport de recherche, AREA, 1985.

<12> BOUDON Ph., Architecture et architecturologie, t.2 "Système", A.R.E.A., 1972.

<13> Pourquoi dans l'opposition à l'espace géométrique n'avoir reconnu que l'opposition à l'homaloïdalité (ce que marque l'échelle) et non pas également l'opposition à isotropie et à l'homogénéité qui ne sont probablement pas de caractéristiques de l'espace architectural.

<14> Beaucoup reste à dire sur la démarche architecturologie, notamment au regard de l'usage des sciences humaines et notamment de la linguistique, qui est fait, et plus généralement sur la pseudo-épistémologie mise en oeuvre.

<15> Qu'on en veuille pour preuve la longue citation que Philippe BOUDON fait de VITRUVÉ, sous le titre "Théorie et Pratique" d'un sous-chapitre du chapitre 1 de son ouvrage "Sur l'espace architectural" <10>, à l'appui de la "scientificité" constitutive de l'architecture. Cette citation est extraite de la traduction de PERRAULT mais sans que cette dernière soit explicitement présentée comme telle (autrement que dans la bibliographie finale), mais bien comme la parole de VITRUVÉ

"Pour Vitruve, "l'architecture est une science qui doit être accompagnée d'une grande diversité d'études et de connaissances par le moyen des quelles ele juge de tous les autres arts qui lui appartiennent." (la citation est plus longue)

Alors que le texte latin est :

"Architecti est scientia pluribus disciplinis et variis eruditionibus ornata, < cuius iudicio probantur omnia > quae ab ceteris artibus perficiuntur. Opera ea nascitur ex fabrica et ratiocinatione."

dont on peut tenter une traduction, moins littéraire peut-être, mais plus juste comme suit :

"Le savoir de l'architecte comprend de multiples disciplines et des connaissances diverses au moyen desquelles il peut porter un jugement sur les accomplissements des autres pratiques."

qui notamment ne traduit pas "architecti" par "architecture" mais par "architecte" (comme d'ailleurs le fait correctement A. Cholsy: "La science de l'architecte est accompagnée de connaissances multiples et d'instructions variées: (science) au jugement de laquelle est faite la réception de tous les ouvrages qui sont exécutés par tous les autres arts.") et où le terme de "scientia" n'a pas la connotation "scientiste" et qui nous fait préférer le terme de "savoir" à celui de "science".

<16> par exemple, Castex et Panerai: "la sémiologie n'intervenant que dans la mesure où elle contribue à produire une connaissance architecturale..." <5> ou Boudon qui veut se "préserver d'une précipitation épistémologique qui soumettrait une fois de plus l'architecture à une pseudo linguistique en en faisant un langage, à une pseudo-sémiotique en en faisant un système de signe, ou une pseudo-technologie en en faisant une technique" (in "Questions de recherche", colloque "Architecture-Architectes", Textes Préliminaire, Colloque Architecture/Architectes, I.F.A., octobre 1981).

<17> au sens même que lui donne fort justement J.P. EPRON ("L'édifice idéal et la règle constructive", CEMPA, NANCY, 1980)

## CHAPITRE 3

## SAVOIR ARCHITECTURAL ET SCIENCES HUMAINES

## 1) LA RUPTURE AVEC LE METIER

### 1-1 AVEC LE METIER D'ARCHITECTE:

De ce qui vient d'être dit, il ressort donc qu'il est nécessaire d'établir, si l'on veut pouvoir définir un cadre épistémologique à l'étude des phénomènes architecturaux, une rupture avec le discours doctrinal, avec la doctrine du métier, fût-elle celle du métier d'enseignant architecte: autrement dit, il faut rompre avec le métier d'architecte et renoncer -au moins provisoirement- à lier l'architecture au seul métier d'architecte. Cette rupture avec le métier induit une seconde rupture -également peut-être provisoire ou partielle- avec la représentation. C'est-à-dire qu'aborder les phénomènes architecturaux en dehors du discours doctrinal du métier (qui fait précisément, en dernier ressort, de la représentation -quelle qu'en soit la dénomination- le fondement du métier et donc de l'architecture) conduit à ne pas réduire aux seuls phénomènes de la représentation et de la perception (même si on élargit au delà du domaine du visuel) les phénomènes architecturaux. Par conséquent, d'un point de vue de méthode, la représentation ne pourra plus être le lieu cardinal par rapport auquel on aborde les phénomènes architecturaux.

Que l'on comprenne bien: rompre avec le métier d'architecte, ce n'est pas qu'il ne faille pas en rendre compte, ni que rompre avec la représentation, ce n'est pas s'obliger à lui donner un statut; cela veut dire que ni le métier, ni la représentation ne peuvent être a-priori considérés comme les fondements des phénomènes architecturaux.

### 1-2 AVEC LES METIERS DES SCIENCES HUMAINES:

Mais rompre avec le métier vaut également pour ceux qui venant des métiers universitaires ne doivent pas prendre le cadre de leur discipline d'origine comme l'intangible système auquel l'architecture prêterait son concours illustratif. Autrement dit, il ne nous apparaît pas plus possible ici de réduire l'architecture à ce qu'en font pratiquement les architectes qu'à ce qu'en font théoriquement les psychologues, sociologues, historiens, etc. et de découper les phénomènes architecturaux "automatiquement" en fonction des disciplines qui ne s'en sont pourtant jusqu'alors guère souciées. Et par conséquent, s'interroger sur les phénomènes architecturaux ne peut pas ne pas induire une remise en cause des métiers des sciences humaines dans leur définition disciplinaire. Nous y reviendrons en conclusion de ce chapitre.

Mais alors la question se pose: où saisir l'architecture?

En dépit de ce que nous venons de dire de la difficulté à faire émerger un savoir sur les phénomènes architecturaux, en raison de cette occultation que produit la revendication des métiers et la nécessaire doctrinalisation qu'ils induisent, il est un apport important de cette confrontation des sciences humaines et des architectes: la notion d'espace.

Il peut apparaître surprenant de dire que la notion d'espace n'existe pas avant cette confrontation, mais il semble bien qu'avant cette confrontation, les architectes aient fait peu de cas de l'"espace", en tant que notion instrumentale de leur pratique. Non pas qu'il n'y ait pas eu une réalité spatiale de leur pratique, mais cette spatialité était en tant que telle hors du champ de leur préoccupation explicite. Il suffit de prendre par exemple la fameuse Chartre d'Athènes pour se rendre compte que Le Corbusier peut exprimer ses idées sans que soit pratiquement utilisé une seule fois le terme espace, alors que depuis qu'ils se sont frottés aux sciences humaines, les discours d'architectes font du terme "espace" leur leit-motiv. Toutefois, sa fréquence n'a d'égale que sa polysémie, et son pouvoir d'évocation est en rapport inverse avec sa définition conceptuelle. Mais sa centralité dans le discours des architectes et des tenants des sciences humaines en font une notion incontournable, au moins tout le temps qu'on ne l'aura pas mieux cerné.

## 2) L'INCONTOURNABLE ESPACE:

2-1 L'INCERTITUDE DU CONCEPT D'ESPACE:

Nous avons déjà observé l'ambiguïté, à tout le moins, du "concept" d'espace dans l'approche sémiotique et l'approche architecturologique, notamment, mais non exclusivement, en raison de la définition liée à la définition du métier d'architecte. Cependant, l'existence même de ce "mot valise" pour reprendre l'expression de R. Tabouret qui rend compte de:

"l'accord implicite (...) sur le concept d'espace pour rendre compte de l'objet commun de toutes les approches (scientifiques) possibles."<1>

pourrait laisser croire que son acception est si évidente qu'il est possible de se dispenser de s'interroger sur ce qu'il recouvre. Mais c'est la généralité même de son usage qui fait question. Un tel terme qui se trouve utilisé dans tant de contextes renvoie-t-il à une conception construite ou sert-il simplement de mot "joker" qui ne prend sens que dans des contextes qu'on suppose par ailleurs connus?

Ce n'est pas que le terme lui-même ne fasse pas l'objet de définitions. Qu'on en juge:

"ESPACE: portion de plan délimitée au moins par une ligne. En géographie, étendue limitée de la surface terrestre."<2>

"(...) il n'y a point de géomètre qui ne croie l'ESPACE divisible à l'infini."<3>

"(...) l'épistémologie contemporaine a parfaitement conscience de la coupure qui existe entre l'espace euclidien et celui de l'expérience physique..."<4>

"Pour un mathématicien, mettre un objet dans un espace ne veut rien dire. L'espace, c'est l'ensemble des éléments qui constituent ce même ensemble, sur lequel ont été mises des propriétés qui sont de ressemblance, de proximité, de continuité." <5>

"L'espace économique est un espace concret, à la fois matériel et humain, c'est une réalité technique, commerciale, monétaire et politique localisée."<6>

On pourrait multiplier à loisir les exemples et définitions: à y bien regarder ces définitions sont celles des tenants de métiers divers: géographes, architectes, sociologues, mathématiciens, psychologues, anthropologues, c'est-à-dire qu'elles le sont au titre de disciplines, qui, chacune pour leur compte, établissent, plus ou moins clairement, un vocable "espace". Comme le rappelle C.-H. Rocquet <7>:

"Sans doute, bien des disciplines -de la mathématique à la géographie, en passant par l'histoire de l'art et l'esthétique, la philosophie, l'économie, la sociologie, la psychologie, la psychanalyse, l'histoire, la psychologie historique, l'ethnologie, l'analyse des textes... - touchent-elles au domaine de "l'espace".(p.130).

et il reconnaît que cette question de l'espace ne peut se résoudre par:

"la juxtaposition de questions relatives à l'espace qui peuvent se rencontrer dans diverses disciplines."(p.130)

Mais il n'empêche que sous le nom de "théorétique de l'espace", il pense que:

"pourtant, à l'heure actuelle, il est nécessaire de recenser, dans les diverses disciplines, les divers savoirs et interrogations qu'elles recèlent et proposent en cette matière."(p.130)

Et que pour

"poser "correctement" cette question de l'espace (...) il s'agit de mettre en ordre, de classer, de permettre le repérage des différents lieux théoriques, des différents lieux où se posent et se traitent un certain nombre de problèmes qui ont en commun d'être suscités par la "question de l'espace (...)." (p.134)

Pour pouvoir

"au-delà de cette collection, sorte de "théorie descriptive", au sens qu'Althusser donne à cette expression (...) travailler à une "théorie de l'espace humain"(p.131



Seul, d'ailleurs l'abandon de la volonté de scientificité permet à C.-H. Rocquet de pouvoir tenir cette position:

"Et nous disons "théorie" pour ne plus dire (...)  
"science."(p.131)

Et de retomber sous la fascination du "retour" à la philosophie que nous avons évoqué plus haut.

Toutefois, on serait en peine de saisir derrière la variation des effets de sens un principe paradigmatique.

D'ailleurs comment s'en étonner? En effet le terme "espace" n'est, dans les définitions disciplinaires, qu'un terme de facilité qui ne veut rien dire d'autre que ce dont on traite est, et est situable.

De sorte que chaque discipline, en fonction du domaine dont elle revendique l'exclusive, détermine un concept plus ou moins opératoire et qui vise à circonscrire le domaine et lui assigner un lieu (la réponse, peut-être, à ce fameux lieu de la question qu'on est sommé de justifier avant de poser tout autre énoncé: d'"où" parlez-vous?").

Ainsi, la discipline, comme métier de savoir, tend à définir le concept d'espace non pas tant par rapport à une ordre de réalité dont les disciplines se partageraient l'étude, mais par rapport aux autres disciplines qui apparaissent alors comme des reflets exacts de cette réalité. Par conséquent, le découpage disciplinaire apparaît comme justifiant ipso facto la répartition du terme "espace" en autant d'effets de sens que l'on peut compter de disciplines.

Ce faisant on prévient toute possibilité de se poser la question: y-a-t-il un concept d'espace qui ne doive pas sa définition à la définition d'un métier (de savoir ou non)? Le terme d'espace sert-il simplement de pantonyme? La question vaut d'être posée lorsqu'on se trouve confronté un titre aussi général, à propos de travaux universitaires:

"La redécouverte de l'espace dans la pensée scientifique de langue française."<6>

qui suppose qu'on puisse partir "à la recherche de l'espace perdu".

Car, il ne s'agit pas non plus de faire oeuvre d'étymologie, qui prend comme parti de croire qu'il y aurait soit un sens premier (ou propre) dont les autres sens, par quelque usure ou abâtardissement dériveraient (passant ainsi d'un sens univoque à des sens équivoques), soit, au contraire, d'un sens trop chargé dont un épurement scientifique ou philosophique (re-)trouverait le sens propre (passant du plurivoque à l'archétype), reposant dans les deux cas sur l'illusion que les mots "ont" du sens. De plus, on se rendrait compte très vite que c'est un "concept" nouveau dont était totalement dépourvu les Anciens. C'est là une question sur laquelle d'ailleurs il y aurait lieu, au delà de ce travail, de revenir. En fait, la critique que nous faisons de la référence au métier n'est qu'à moitié fondée, tant il est vrai que si les mots n'ont pas de sens ils ne peuvent prendre de définition conceptuelle que dans une pratique connaissante. Seulement les pratiques connaissantes des métiers ne sont pas nécessairement ce qui permet de repérer la validité d'un con-

cept, ou plus exactement s'il y a pluralité de métiers le concept éclate, et le terme "espace" renvoie à une pluralité conceptuelle et ne doit son existence de terme unique qu'à la nécessaire polysémie du mot. Mais la valeur paradigmatique du terme n'est pas alors liée à une quelconque référence mais au fonctionnement du langage avec lequel nous essayons de signifier et désigner le monde, et donc, d'un point de vue cognitif, de le constituer.

Cependant, nous ne sommes pas sur Sirius, et il est vrai également que le savoir sociologiquement définit un cadre idéologique. Ce cadre idéologique, évoqué par R.TABOURET ("Le "concept" d'espace est là pour nous réunir dans une même idéologie"<1>), auquel nous ne pouvons complètement échapper, donne une acception, plus ou moins partagée, au terme "espace".

Cette acception contemporaine repose sur une conception de l'espace où celui-ci est envisagé comme un contenant préalable à toute existence des choses et permet à la fois de définir les propriétés d'étendue des choses, les rapports des choses entre elles et dans lequel nous situons les objets de nos perceptions. Telle semble être la définition, nécessairement composite du "concept" d'espace tel qu'il est généralement reçu, c'est-à-dire tel qu'il est envisagé aujourd'hui, idéologiquement.

On peut, certes, séparer l'une ou l'autre des parties de sa définition, y faire porter l'accent exclusif de la constitution de l'espace et comme POINCARÉ distinguer l'espace qu'on appelle "objectif", "scientifique", "physique",

"géométrique" de celui qu'on appelle "subjectif", "affectif", "perceptif", "représentatif" <9>, ou faire comme KANT et nier contre DESCARTES que l'espace puisse se définir comme une propriété des choses en soi (l'espace comme étendue des corps), ou contre LEIBNIZ que l'espace résulte du rapport des corps entre eux, pour ne lier l'espace qu'à la seule représentation et ne l'envisager que comme fondement des phénomènes extérieurs <10>. Mais c'est toujours dans ce cadre que se trouve posé la question de l'espace comme le manifeste clairement la définition que donne A. LALANDE <11> de l'espace:

Espace: milieu idéal, caractérisé par l'extériorité de ses parties, dans lequel sont localisées nos perceptions et qui contient par conséquent toutes les étendues finies.

L'espace proprement dit, ou espace géométrique, est caractérisée par le fait qu'il est homogène (...), isotrope (...), continu et illimité. Ces propriétés définissent l'espace au sens le plus général (...).

Si cette définition composite ne fait pas trop de problèmes lorsque l'espace n'est qu'un préalable ou une commodité mais, ne fait pas réellement l'objet de la réflexion ou de l'étude, elle devient insuffisante dès lors que l'espace semble être le point focal de l'étude. C'est notamment le cas dès qu'il s'agit de définir le rapport de l'homme à l'espace.

C'est cette même incertitude qui se manifeste dans un ouvrage récent qui veut traiter de l'espace dans les sciences sociales, sous couvert d'une encyclopédie des sciences et des techniques ("Espaces, Jeux et enjeux" <8>) où

pourtant un grand nombre de sciences humaines semblent partie prenante:

"Le présent volume de l'encyclopédie fait appel à divers auteurs, géographes, historiens, politologues, sociologues, économistes, linguistes, qui s'accordent à considérer l'espace comme dimension sociale, les espaces comme produits des sociétés. Certes, cette affirmation pourrait être elle-même l'objet de discussion, car elle n'est pas unanimement partagée: certains, au terme d'espace trop abstrait, substituent volontiers celui de milieu, à connotation plus physique et environnementaliste."  
<8-Introduction>

Or, dans les sciences sociales, la tendance est, tout en prétendant explicitement en traiter, d'expulser la question comme permet de le saisir la suite de cette citation, dans laquelle les coordonnateurs de l'ouvrage poursuivent:

"(...) afin de préciser où se situaient les points de discussion et de controverse, il a été convenu que le premier objectif serait non pas de débattre de ce point de vue initial, mais d'entrer dans l'examen de la production des espaces."

Autrement dit, on s'interroge sur la production de quelque chose dont par ailleurs on s'interdit de discuter le fondement. Ainsi la notion d'espace est une convenance ("convenu"), liée à l'acceptabilité d'un terme par les protagonistes du débat:

"Une fois acceptée l'espace comme produit des sociétés, à toute échelle, du local au mondial (...)"

On voit que, d'emblée, on s'ôte toute possibilité de conceptualiser l'espace puisqu'il fait l'objet d'une définition préalable fondée sur un consensus ("s'accordent",

"convenu", "acceptée") des chercheurs aux origines disciplinaires diverses. Il n'est donc pas étonnant que les réponses de ces chercheurs soient "si ponctuelles et si différentes", "hétérogènes au point de paraître disparates" puisqu'ayant fait l'impasse totale sur le concept d'espace, on ne s'interroge plus sur la pertinence d'un tel concept.

Bien sûr, les rédacteurs de l'introduction à l'ouvrage reconnaissent que cette définition préalable pourrait faire l'objet d'une discussion, mais la seule réserve qu'ils avancent à l'égard de la définition retenue est celle d'une trop grande abstraction ("trop abstrait" et que d'aucuns préféreraient le terme de milieu).

Mais précisément, une grande partie des contributions n'ont de cesse d'abandonner le concept d'espace pour le remplacer par un autre terme: milieu, local, région, territoire, paysage, espace vécu, médiatique, mondial, support, milieu, lieu, etc., guère plus concret, en tout cas guère plus clairement défini sauf de manière ad hoc, dans une rhapsodie terminologique qui, n'ayant aucun principe d'inventaire, n'a nulle possibilité de se clore, encore moins de se définir. L'ouvrage en fait ne peut exister qu'en raison du jeu sur la polysémie du terme "espace", polysémie d'ailleurs revendiquée comme "témoignage de l'extraordinaire foisonnement de la recherche actuelle"; cette même polysémie que prône comme méthodologie de sciences sociales un des contributeurs de l'ouvrage:

Les sciences sociales ont plus besoins d'outils de travail souples, parfois un peu bricolés ou baroques, que de "rigueur" définitionnelle ou conceptuelle" <8-Y. BAREL, p.132>

Le bricolage est en fait un aveu d'impuissance; et c'est contre ce bricolage (évoqué d'ailleurs par C.-H. Rocquet: "Inventaire empirique, "bricolage" presque." <7 p.130>) et ce baroque qu'il faut s'inscrire. Si les sciences dites "dures" ont réussi à donner au concept d'espace un contour qui est strictement lié à l'objet dont elles traitent (ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de saines polémiques sur le statut de l'espace, comme le montre la difficulté à saisir représentativement les coordonnées spatio-temporelles de la théorie de la relativité) dans les sciences humaines, la question, on le voit, reste en suspens quand elle n'est pas simplement évacuée.

Il faut, à notre sens reprendre la question là où l'a laissé KANT, notamment dans cette nécessaire relation qu'il inscrit entre l'espace et le temps, mais également en reprenant sa position qui fonde dans l'homme la spatialité et la temporalité. Ce qui par contre obère chez lui la possibilité d'un développement de sa conception d'un fondement dans l'homme de l'espace et du temps, c'est la liaison nécessaire qu'il a mise entre la représentation et le fondement de l'espace et du temps, et la hiérarchisation qu'il établit entre temps et espace. C'est donc par cette rupture avec la représentation et la perception, déjà prônée, d'une part, et avec la subordination de l'espace au temps d'autre part, que peut être approfondie et dépassée la juste aperception kantienne de fonder la spatialité et la temporalité dans ce qui est constitutif de l'humain.

Bien plus, il faut reprendre la question dans la démarche épistémologique, notamment au regard de la différence de statut entre l'objet de la physique et l'objet des sciences humaines. On ne peut pas inférer de l'un à l'autre comme si, de la configuration physique à la structuration humaine, il n'y avait qu'un degré de complexité croissante sans différence de nature. Si tel était le cas, on pourrait passer d'une conception de l'espace de la physique à celle de l'anthropologie par une complexification croissante de l'une par rapport à l'autre mais dans un même ordre, via un espace du vivant, par un simple différence de degré.

Il faut par conséquent pousser plus loin les ruptures: d'une part, par rapport à la représentation et renoncer à définir la spatialité par la représentation spatiale <12>, d'autre part, en marquant aussi clairement que possible la ou les ruptures qui font que de l'univers physique à l'homme il y a solution de continuité, et donc marquer les seuils qualitatifs de part et d'autre desquels il n'est pas possible de poser les mêmes principes d'explication.

C'est la possibilité d'une telle position que nous voudrions rapidement ici esquisser en parlant de l'émergence à l'espace et au temps comme fondateur du vivant par l'entremise du concept d'individuation

## 2-2 L'EMERGENCE A L'ESPACE ET AU TEMPS: L'INDIVIDUATION.



L'individuation est le processus qui dans l'univers de la physique introduit une rupture, un changement de règne -au sens où ce qui régit n'est plus du même ordre- de l'entropie physique qui fait que, tout en participant de l'univers physique, le vivant s'instaure contre cet univers, néguentropiquement. L'individuation est donc synonyme d'accès, d'émergence au vivant puisque le vivre n'existe qu'en individuant la matière, c'est-à-dire en lui donnant une autonomie à l'égard de l'univers physique.

Cette individuation, cette émergence à l'individualité qui donne naissance à l'individu comme néguentropie, se spécifie de manière particulière contre l'univers physique. Ainsi, poser le problème de l'individuation, c'est poser le problème du passage de la configuration physique à l'oeuvre dans la matière inerte (quelqu'en soit l'état) à l'organisation vivante; c'est donc s'interroger sur cette "mutation" dans l'ordre des phénomènes qui instaure un autre "règne", c'est-à-dire un univers régi par des "lois" qui ne sont pas réductibles aux seules lois physiques. Comme le marque dans son ouvrage cardinal <13> A.I.Oparin

"la vie apparaît donc comme une forme particulière très compliquée de la matière, naissant comme une propriété nouvelle(...)." p.4 (c'est nous qui soulignons)

On peut poser que la grande différence entre l'univers inerte et l'univers vivant (non dans ses processus mais dans le principe d'opposition) tient en ce que l'univers inerte ne connaît pas l'individuation, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'organisation auto-centrée qui régirait la configura-

tion physique; au contraire, le biologique se fonde sur cette capacité qui s'oppose à la tendance physique: la capacité néguentropique ou anti-entropique.

La néguentropie n'est pas un anéantissement de l'entropie physique mais une opposition (un antagonisme, pas une négation, qui serait dialectique, ni une néantisation gestaltique, ce que n'est pas l'entropie), c'est-à-dire l'individu s'oppose à l'entropie, il ne la remonte pas; alors que dans l'univers de la physique la recomposition de matière à partir d'énergie se fait dans le même ordre, dans le vivant il y a corrélativement un changement d'ordre, de règne dans cette opposition des systèmes clos de l'univers physique par rapport au système ouvert que constitue le vivant et qui, selon K.S.Trincher <14> reprenant les positions de Prigogine, possède:

"les trois propriétés cardinales suivantes:  
1°autoconservation fondée sur le caractère anti-entropique du processus de travail;  
2°fonction de croissance;  
3°nature rythmique du processus de travail."

Le vivant est, en ce sens, synonyme d'individuation. L'individuation est le processus qui, à partir de la matière inerte, mais contre les processus qui la régissent dans son règne propre, instaure une organisation qui dès qu'elle est "divisée" ("dividué"), retourne à l'ordre entropique qui régit séparément ses constituants. L'individuation est cette capacité de la matière à s'auto-organiser en rupture, en opposition avec l'univers physique auquel pour autant elle ne cesse d'appartenir:

"Il est caractéristique que la vie n'existe pas

sous forme diffuse dans l'espace mais qu'elle soit localisée dans des systèmes moléculaires individualisés." <13-p.261> (c'est nous qui soulignons)

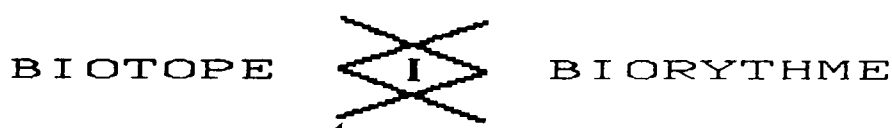
Le concept d'individu doit donc cesser de véhiculer avec lui ceux - qui apparaissent très souvent liés- de "séparation", "diversité", "singularité", "particularité", qui marquent des "caractères individuels" au sens commun du terme. Cet épurement du concept - en l'attribuant seulement au phénomène biotique fondamental - permet de dissocier le fait, par exemple, qu'une configuration cristalline peut être "séparée" d'une autre, mais la frontière entre les deux ne résulte en aucun cas d'un ordre exclusivement endogène, mais de la modalité propre du processus de cristallisation qui selon les configurations atomiques permet ou ne permet pas des enchaînement atomiques et moléculaires; cette diversification liée à la combinatoire moléculaire (ou autre qui fait que la statistique et les probabilités sont ici toute entières à leur place) n'est pas le résultat d'une auto-organisation du cristal qui contiendrait en lui-même les principes de sa formation et de sa limitation.

Par auto-organisation, il faut entendre cette capacité à organiser un ordre contre l'entropie "ambiante" qui instaure un "isolat", c'est-à-dire qui construit une frontière endogène et propre (alors que la frontière physique marque le passage d'un état à un autre). Cette frontière marque d'emblée un double rapport (que physiquement elle construit) entre un "extérieur" et un "intérieur":

"Tout système ouvert doit avoir des limites définies le séparant du milieu extérieur(...). Elles sont nécessaires parce que si n'importe quelle

forme d'énergie peut être utilisée pour accomplir un travail utile, il doit exister une séparation des constituants déterminée par l'organisation spatiale du système (...). Tout système qu'a pu servir de point de départ à l'évolution de la matière sur le chemin conduisant à l'origine de la vie a dû être fondé sur les principes de l'organisation dans l'espace et dans le temps qui caractérisent les êtres vivants sans exception". <13-p.295>  
(c'est nous qui soulignons)

Cet extérieur définit le biotope, cet intérieur définit le biorythme. Dès lors l'individuation, l'émergence au vivant, crée ce rapport:



projetant la totalité de ce qui est son propre mode d'extériorité et d'intériorité donnant "espace" et "temps" aux choses, mais seulement pour autant que rapporté à l'individu qui instaure cet espace et ce temps.

Dans l'univers physique, il n'y a pas de temps et d'espace; c'est-à-dire que la fluctuation, même orientée, des phénomènes n'engendre pas pour ceux-ci une spatialité et une temporalité; telle réaction physico-chimique qui engendre pour nous -vivants- une modification spatiale et dans une durée déterminée -par nous- est incomparable pour elle-même; ce n'est que la relation que nous mettons entre deux états physiques qui crée l'espace et le temps. Il y a précisément lieu de rendre compte de ce qui nous permet d'établir cette relation.

Il s'agit donc, par l'instauration du vivant, d'une auto-centration. Cela veut dire que le vivant s'origine et c'est cette origination première qui institue l'individuation. En quelque sorte, l'origination remet toujours les pendules à l'heure et se trouve toujours au centre de l'univers; alors que dans la configuration physique il n'y a pas d'origine ni spatiale ni temporelle hormis celles que nous y mettons.

Cette centration originaire ne devra pas entraîner, ensuite, une centration "déplacée" qui prendrait pour "centre" l'une des modalités constitutives du vivant; en particulier il ne faudra pas confondre cette centration individuelle avec une "centration" subjective qui ferait du sujet un centre, une origine; il y a lieu au contraire de bien comprendre que c'est à partir de cette centration "individuelle" que l'on pourra poser clairement l'excentration du sujet (ou de l'objet d'ailleurs).

L'individu se définit donc:

- 1) par la clôture d'une membrane qui instaure matériellement la frontière et pas seulement une transition; elle est bien une solution de continuité.
- 2) par une coordination auto-centrée de son fonctionnement.

L'individu se clôt par rapport à "l'extérieur" qu'ainsi il constitue comme tel; il définit dans le même temps un intérieur (il n'est ni "plein" ni "vide").

Cette clôture de la membrane définit donc un intérieur et un extérieur. Le vivant résulte de cette confronta-

tion. Il est le lieu permanent d'activités autonomes et auto-centrées de méta-, cata- et anabolisme dont la cessation le renvoie à l'entropie qui cependant le conditionne: la mort est bien cette opposition à l'opposition néguentropique, agonie face à l'antagonie constitutive de la vie.

C'est bien ce qu'exprime Oparine lorsqu'il définit le métabolisme comme:

"cette suite ordonnée de processus bio-chimiques qui forme la base de l'organisation du protoplasme dans le temps et dans l'espace." <13-p.341>

ou encore en disant que:

"l'organisation fondamentale de la matière vivante est surtout caractérisée par son aspect temporel. Les phénomènes qui s'y déroulent dans un ordre à la fois défini et régulier, constituent son métabolisme." <13-p.314>

L'individu est donc à l'intersection de ce dehors qui le "nourrit" <13-p.282> et auquel il s'oppose, et de ce dedans qui l'auto-organise. Dans cette perspective, l'espace s'origine dans ce dehors, et nous dirons alors que l'espace est biotope, et le temps s'origine dans le dedans et nous dirons alors que le temps est biorythme. Dès lors, l'individu définit l'espace et le temps qui ne lui préexistent pas (le "là" où il se trouve n'est plus qu'une question métaphysique ou plutôt metabiologique, et peut-être "physique"; autrement dit, on peut lui assigner des coordonnées "physiques" dans un univers physique ou plus exactement de la physique, mais ce "là" est nécessairement la projection, anthromorphique, de la physique puisque cette physique est nôtre). Défini ainsi, l'individu est bien biotope et biorythme, et par conséquent

tout ce qui participe de la constitution de l'individu doit être saisi selon ces deux aspects.

Ce qui est dit là vaut donc du vivant en général. L'espace et le temps ne se trouvent pas fondés dans une quelconque représentation ou conscience, mais sont co-substantiels au vivant. A partir de là il y aura lieu de voir comment dans les modalités constitutives de tout vivant (sensitivité, motilité, reproductivité et affectivité) ce biotope et ce biorythme, que l'on ne peut saisir que conjoints, se trouvent réaménagés en fonction de ces modalités. Puis comment l'homme, dans un traitement culturel des ces modalités naturelles pense, transforme, s'approprie, valorise le temps et l'espace. C'est à ces conditions, que l'espace pourra être conceptualisé dans la déconstruction de ce qui constitue la spatialité et la temporalité.

Dès lors, il n'est plus possible de parler d'un concept d'espace ou de temps, mais de la diffraction du biotope et du biorythme en fonction de leur mode de traitement dans le cadre des différentes fonctions et facultés constitutives du vivant et de l'homme. Le terme "espace" devient simplement le titre générique qui renvoie aux différentes modalités qui affectent le biotope comme fondateur, de concert avec le biorythme, de la spatialisation et la temporalisation.

### 3) L'ARCHITECTURE EST-ELLE UN OBJET POUR LES SCIENCES HUMAINES?

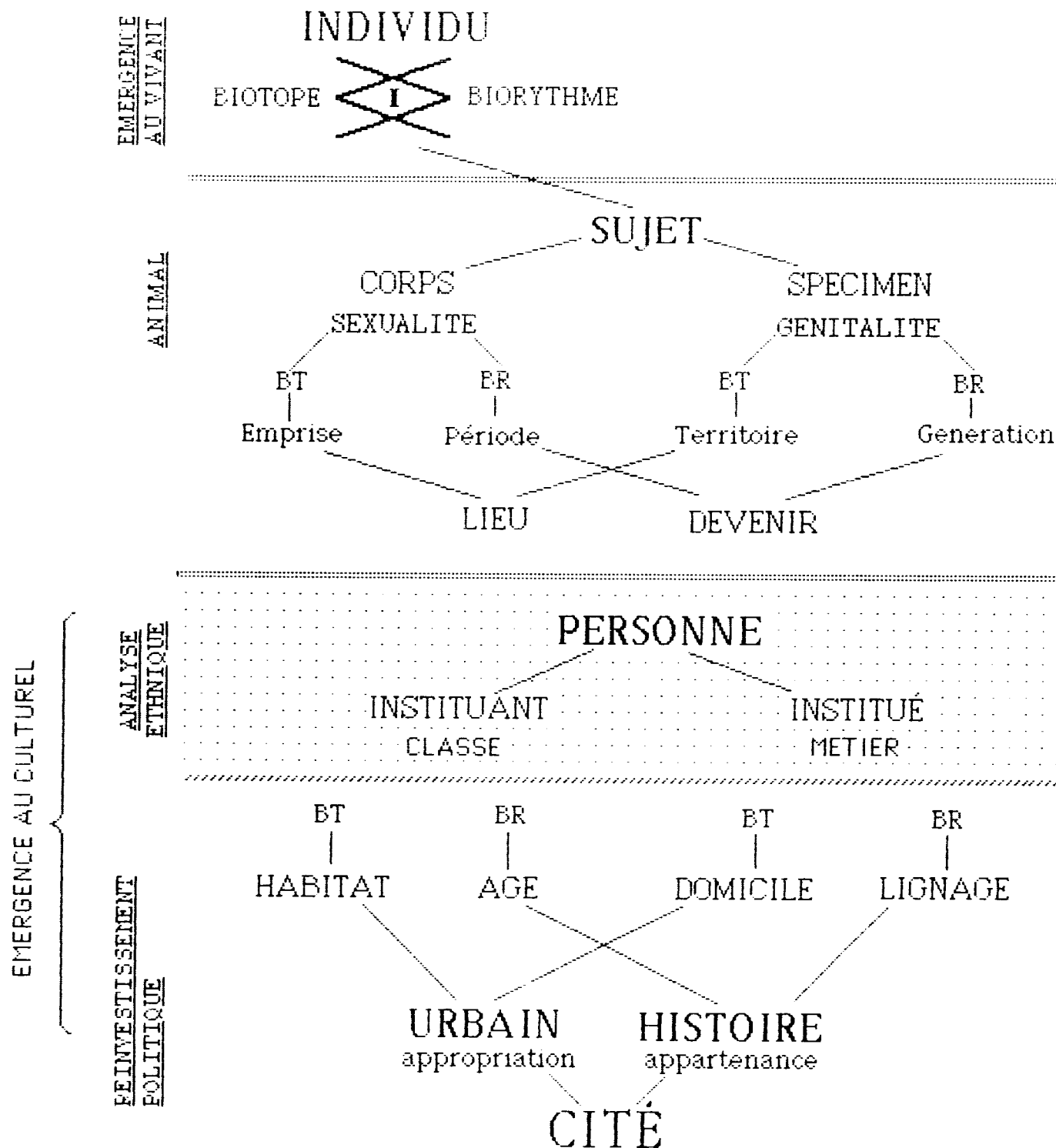
De ce que nous venons de voir à propos de l'espace et qu'il faut naturellement approfondir, il en ressort une leçon: une notion ne peut émerger à un statut épistémologique que dans la mesure où elle s'épure mais également que le divers (auquel renvoie l'usage polysémique dont elle pouvait faire l'objet) ne peut être pris en compte que par une déconstruction rigoureuse. Encore que cette déconstruction suppose un cadre. Ce cadre, il nous semble que la théorie de la médiation le fournit, et nous tenterons d'en administrer la preuve dans les travaux suivants. Mais il s'en suit que ce qu'on vient de dire, à propos de la notion d'espace, vaut pour la notion d'architecture. L'architecture n'est pas et ne peut pas être un concept scientifique et le domaine, que d'une manière conjonctuelle et pragmatique elle couvre, n'est pas de soi une garantie scientifique.

Aussi c'est à une déconstruction identique à celle que nous avons commencé à faire subir à la notion d'espace, et qui nous conduit à parler de phénomènes spatiaux, que nous devons procéder pour le domaine architectural. Et si l'activité humaine architecturale vise à produire de l'espace humain, une théorie des phénomènes architecturaux sera en prise directe avec une théorie des phénomènes spatiaux qui d'une certaine manière l'y inclut; c'est en quoi une telle théorie des phénomènes architecturaux apporte sa contribution à l'édification de sciences humaines puisqu'elle contraint les



sciences humaines instituées à revoir leur méthode et leur objet.

A titre d'illustration et sans commentaires (qui feront l'objet du prochain travail) on peut voir ci-dessous comment à partir de cette définition de l'individuation, on peut, en suivant les processus qui s'appliquent à chaque phase du développement du vivant sur le biotope et le biorythme, saisir les différentes modalités de spatialisation et de temporalisation, et notamment pour l'homme donner un statut à l'urbain qui prend son sens dans une théorie cliniquement vérifiée de la personne.



C'est dans ce cadre par exemple, et toujours pour illustrer les perspectives de développement de l'approche que nous proposons, que la fameuse notion de "quartier" peut s'inscrire. Le quartier est la correspondance entre un découpage d'appartenance et un découpage d'appropriation. Il fait correspondre un temps social à un espace social. Il peut être plus ou moins conventionnel et se voir assigner légalement des limites. Mais ces limites sont ethnico-politiques et ainsi sont toujours provisoires; chacun qui s'assume comme personne peut à la fois les reconnaître (ce qui n'est pas la même chose que les accepter) et les contester (ce qui n'est pas la même chose que les rejeter). Comme nul ne vit dans un seul temps social, l'émergence à l'Histoire que permet l'accès à la personne, ne se manifeste que par des histoires, et l'émergence à l'Urbain ne se manifeste que par des quartiers. Le quartier, politiquement parlant, n'est que la résultante d'une pluralité d'histoires qui se nouent et qui s'échangent. Et ainsi changer de quartier, c'est aussi changer d'histoire. Mais si l'histoire dans laquelle on s'inscrit est une histoire subite, contrainte, le quartier est également subit et contraint.

# POUR CONCLURE:

Par conséquent, aborder les problèmes auxquels la pratique architecturale nous soumet peut nous conduire à une redéfinition des sciences humaines. Cependant à n'être que le contenu de principes formels qui définissent un champ bien plus large, elle n'a alors pas de spécificité épistémologique propre, et le domaine architectural ne présente pas par lui-même de spécificité scientifique, mais en raison de sa spécificité conjoncturelle, il permet mieux que beaucoup d'autres activités humaines de prendre un biais nouveau pour renouveler la réflexion de sciences humaines, si humaines et si peu sciences. C'est en ce sens que la contribution du domaine architectural à la constitution des sciences humaines nous apparaît importante. Pour peu qu'on prenne la peine de ne pas rester prisonnier des définitions disciplinaires didactiquement instituées.

Aussi la poursuite de notre travail devra nous amener à aller au bout de toutes les conséquences des positions et propositions que nous tirons de cette confrontation épistémologique avec le domaine architectural. Notamment, il y aura lieu de continuer la déconstruction du concept d'espace et corrélativement de saisir les processus à l'oeuvre dans certains types de traitements de cet espace déconstruit qui pourraient ressortir alors à une définition scientifique des phénomènes architecturaux en tant qu'ils sont redevables d'une explication dans le cadre des sciences humaines.

## Notes

- <1> "L'espace ou la vie", L'appropriation de l'espace, in Actes de la 3ème conférence internationale de psychologie de l'espace construit, Strasbourg, 1976, pp.145-153.
- <2> A. DAUPHINE, Espace terrestre et espace géographique, in Les concepts de la géographie humaine, par A. BAILLY et al., Masson 1984
- <3> PASCAL, Pensées, De l'esprit de géométrie
- <4> G. DURAND, Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Bordas, Paris, 1973.
- <5> J. ZEITOUN, in Sémiotique de l'espace, Gonthier, 1979.
- <6> J.R. BOUDEVILLE, cité par M. PENOUIL, L'espace et le développement économique, in "Espace et localisation", Economica, 1983.
- <7> C.-H. ROCQUET, "Réflexions sur l'enseignement de l'architecture et perspectives" in De la construction de l'espace à l'espace de la création, Cahiers de psychologie de l'art et de la culture, n°2, automne 1977.
- <8> in Espaces, jeux et enjeux, F.AURIAC ET R.BRUNET, COORDONNATEURS, FAYARD 1986
- <9> H. POINCARÉ, La science et l'hypothèse, 1902, réédit. FLAMMARION, collection "Champs", 1968; ch.IV, "L'espace et la géométrie".
- <10> KANT, Critique de la Raison pure
- <11> A. LALANDE, Vocabulaire Technique et critique de la philosophie, P.U.F., 1956 (7ème éd.)
- <12> Comme l'exprime fort bien Ginette BATY-TORNIKIAN:  
"Les études de signification des espaces ne sont pas inintéressantes mais se donnent leurs propres limites par les champs qu'elles choisissent d'analyser. En effet, ce n'est jamais l'espace lui-même qui est analysé (...)." in Espaces des sciences humaines, question d'enseignement en architecture, Institut de l'Environnement, 1974, p.167.
- <13> A.I. OPARIN, L'origine de la vie sur terre, Masson, 1965.
- <14> cité par P. GAVAUDAN, L'être vivant, système thermodynamique ouvert, Remarques et Commentaires VI, in A.I. Oparin, op.cit., p.454.